
HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



10 F TRIMESTRIEL - N° 3-4 - JUILLET-DÉCEMBRE 1968

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

REVUE TRIMESTRIELLE
FONDÉE PAR LE Dr ANDRÉ PECKER

COMITÉ DE RÉDACTION ET CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Professeur Pierre HUARD
Vice-Présidents Professeur COURY et Dr Louis DULIEU
Secrétaire Général Docteur Th. VETTER
Trésorier M. Ch. GENOT
Secrétaires Généraux Adjoints . Dr VINCELET et Mlle D. WROTNOWSKA

MEMBRES

Professeurs BARIETY, BOYER, Madame CHEVASSU, Médecin Général des CILLEULS, Professeur FILLIOZAT, Docteurs FINOT, HAHN, Julien HUBER, Professeur LAVIER, Professeur agr. LEDOUX-LEBARD, Docteurs André PECKER, I. SIMON, Mademoiselle SONOLET, Professeurs TANON, TURCHINI, Monsieur J. THÉODORIDÈS, Docteur Pierre VALLERY-RADOT.

RÉDACTION

Docteurs Th. VETTER et VINCELET

La correspondance et les manuscrits sont à adresser au Dr Th. Vetter,
24, rue de Chézy, 92 - Neuilly

ABONNEMENTS, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

LES ÉDITIONS DE MÉDECINE PRATIQUE



2, RUE DU 8 MAI 1945, 92-COLOMBES - 242.44.19

Sintrom[®]

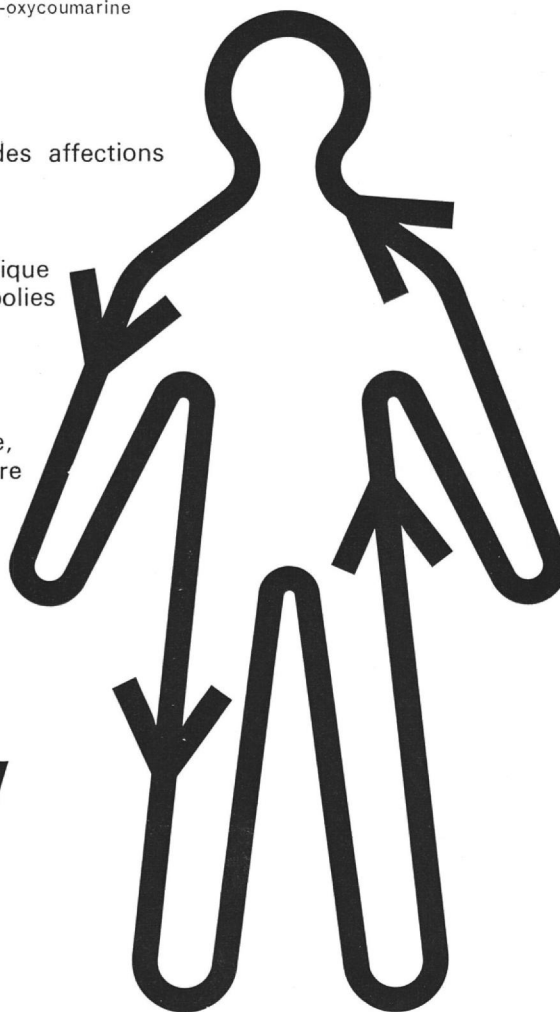
Anticoagulant coumarinique

3-[α -(4'-nitrophényl)- β -acétyl-éthyl]-4-oxycoumarine

Indications

Prophylaxie et traitement des affections thrombo-emboliques

- Phlébothromboses et thrombophlébites
- Syndrome thrombo-embolique (embolies pulmonaires, embolies périphériques)
- Prévention de la thrombo-embolie après intervention chirurgicale ou obstétricale, après infarctus du myocarde, en cas de fibrillation auriculaire ou de tout autre risque de thrombo-embolie (alitement prolongé par exemple)
- Prophylaxie de la thrombose coronaire



Geigy

Contre-indications : Diathèses hémorragiques - Lésions graves du parenchyme hépatique ou rénal - Ulcères gastro-intestinaux - Hypertension artérielle - Accidents vasculaires cérébraux - Grossesse - Insuffisance cardiaque grave.
Posologie : Strictement individuelle pour abaisser et maintenir la prothrombinémie entre 15 et 30 % (temps de Quick).
A titre indicatif :
le 1^{er} jour 3 comprimés
le 2^e jour 2 comprimés
dès le 3^e jour, posologie déterminée en fonction du taux de prothrombine. **Présentation :** Comprimés sécables dosés à 4 mg Tableau A. Etui de 12 comprimés P. Cl. 8. Etui de 50 comprimés P. Cl. 31. Modèle Hôpital de 200 comprimés. Sécurité Sociale (90 %) - Art. 115 - AMG - Collectivités Publiques.

Laboratoires Geigy 51-55, Bd Brune, Paris 14^e

sommaire

<i>Procès-verbaux des séances d'octobre, novembre, décembre 1968</i> ..	125
<i>Séance spéciale en l'honneur du centenaire de la naissance de Mme Curie (Centre parisien de l'Académie Polonaise des Sciences, octobre 1967)</i>	139
<i>Allocution du Président Huard</i>	139
<i>Hommage à Marie Curie-Sklodowska, par A. Lacassagne</i>	143
<i>Saint Côme et saint Damien en leur chapelle de la Llau (Pyrénées- Orientales)</i>	147
<i>Une opérée de Blandin en 1842, par Claude-Georges Collet</i>	155
<i>Metchnikoff à Paris, par A. Efremenko</i>	165
<i>La thèse de doctorat du Professeur Adrien Proust et le pneumo- thorax essentiel sans perforation (Paris 1862), par Roger Amsler</i>	171
<i>Symposium International sur l'Histoire des Sciences médicales</i> ..	176
<i>Analyses d'ouvrages</i>	178



PREMIÈRE
MOUSSE
GYNECOLOGIQUE

Gynamousse*


OXYTÉTRACYCLINE

indications :
vaginites-cervicites -
chirurgie gynécologique -
épisiotomies

posologie :
1 à 2 applications quotidiennes
présentation :
flacon pressurisé de 60 ml.
P. Cl. 17 - S.S.

formule :
oxytétracycline
sous forme de
chlorhydrate
3,333 p. 100

LABORATOIRES PFIZER CLIN - 26 RUE DES FOSSÉS SAINT JACQUES - PARIS 5^e

ELPE PARIS  REF. : 66 33

Société Française d'Histoire de la Médecine

Procès verbaux des séances d'Octobre-Novembre-Décembre 1968

Séance du 12 octobre 1968

— Le Professeur Huard, Président, ouvre la séance et salue la présence du Professeur Ohya, de la Société japonaise d'Histoire de la Médecine et du Professeur Snorrason, Secrétaire Perpétuel de la Société danoise d'Histoire de la Médecine. Le Professeur Huard donne la parole au Professeur Snorrason qui exprime sa reconnaissance pour l'hommage rendu à la Société qu'il représente. Le Docteur Vetter, Secrétaire général, s'associe à cet hommage et prie les membres de notre Société de bien vouloir communiquer au Professeur Snorrason les renseignements qu'ils pourraient connaître au sujet de Winslow.

— Le Docteur Vetter présente les excuses de plusieurs de nos membres : Mademoiselle Sonolet, Professeur Coury, Monseigneur Pouget, Professeur Bariety, Docteur Smatti et Professeur Sournia.

— Le Docteur Vetter a reçu les remerciements du Docteur Popesco-Sibiu récemment élu membre de notre Société. Madame Herrlinger remercie notre Société des condoléances qu'elle lui a fait parvenir lors de la mort du Professeur Herrlinger.

— Le Docteur Vetter fait part des démissions du Docteur Mercier, Directeur de l'Institut Pasteur, retenu par sa lourde charge et du Docteur Solente, qui ne peut plus se rendre à nos séances.

— Le Professeur Huber rend compte du Congrès d'Istanbul et de l'accueil reçu particulièrement de la part du Professeur Gurkan.

— Le Docteur Vetter a le regret d'annoncer le décès du Professeur Tisset, de Montpellier. Il exprime, en notre nom, à Madame Tisset toutes nos condoléances.

— Le Professeur Huard procède aux élections : Docteur Gurkan, Recteur de l'Université d'Istanbul, le Docteur Nadine Léonard, le Professeur Wolfram Koch, le Docteur Jean Baha et le Docteur Maxime Ismail sont élus membres de notre Société.

— Le Professeur Huard prononce l'éloge du regretté Docteur Claude-Georges Collet et présente ensuite la candidature de Madame Claude-Georges Collet.

Neurocalcium

sirop / granulés / dragées

sédatif nerveux sans toxicité, sans intolérance, sans accoutumance

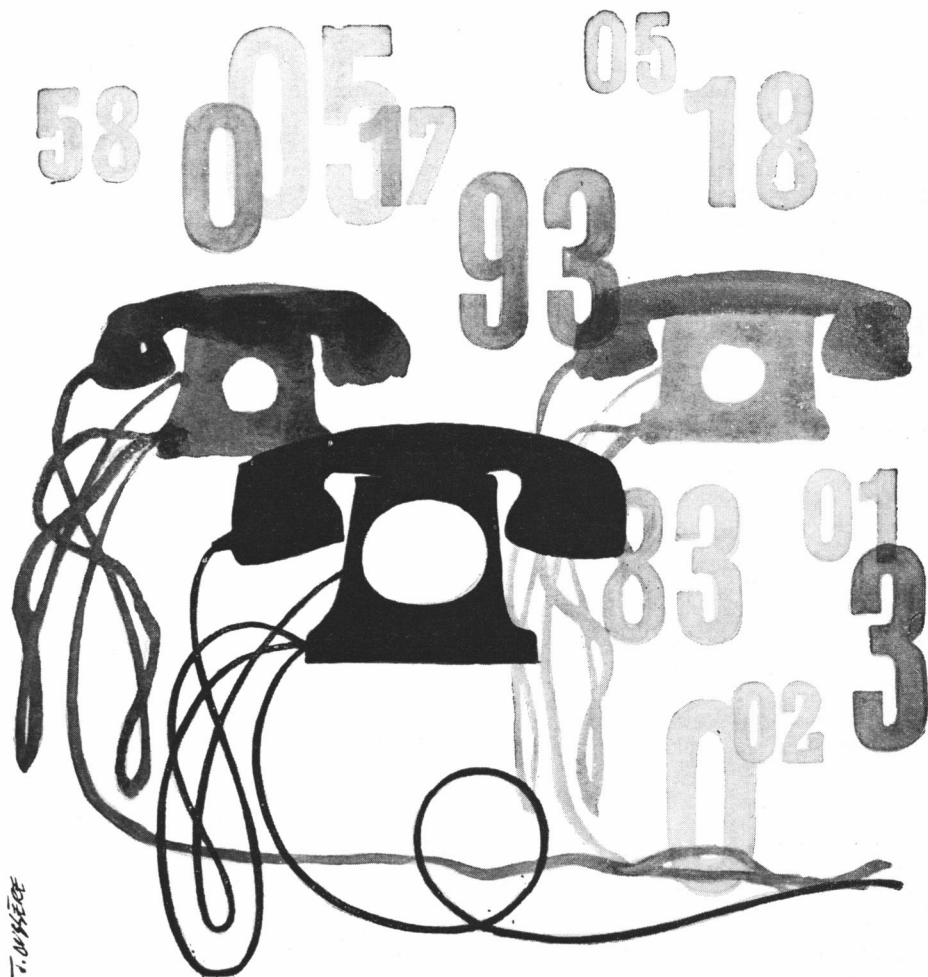
Association de sels de calcium, avec adjonction, pour les formes dragées et granulés, d'un centigramme de phénobarbital par dragée ou cuillerée à café.

3 à 6 cuillerées à café ou dragées par jour. p. cl. 2 remboursé s.s.

LABORATOIRES BIOLOGIQUES DE L'ILE DE FRANCE S. A.



45, rue de Clichy, Paris 9^e - Trinité 74.74



T. M. BÉGE

— Le Professeur Huard fait circuler la photocopie d'un document inédit retrouvé aux Archives Nationales par Mademoiselle Sonolet. **Annonces et prospectus des cours d'anatomie et de chirurgie pratiques qui se font à l'Hôtel-Dieu de Paris.**

Puis il présente et remet pour notre Bibliothèque :

— Dr Wrotnowska, **Elie Metchnikoff. Quelques documents inédits conservés au Musée Pasteur.** - **Archives Internationales d'Histoire des Sciences**, janvier-juillet 1968, n° 82-83, pp. 115-136. Article qui avait fait l'objet d'un exposé à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Séminaire du Pr Huard), le 20 février 1968.

— C. Zanetti, U. Wimmer, Aeschlemann, **Eine Geschichte der Anatomie und physiologie von Albrecht von Haller.** Berne, Stuttgart, Hans Huber, 1968, in-8°, 157 p. Index. Collection : Berner Beiträge zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften.

— Revue de l'Académie d'U.R.S.S., 1968, n° 9.

M. de Vaux de Foletier, présente son étude : **La grande rafle des bohémiens du pays basque sous le Consulat**, pp. 12-22, in **Etudes tziganes**, n° 1, mars 196 .

— M. Jean Théodoridès fait un compte rendu du XII^e Congrès International d'Histoire des Sciences qui s'est tenu à Paris, en août.

— Le Docteur Vetter présente un compte rendu du XXI^e Congrès international d'Histoire de la Médecine dont les assises se sont tenues en septembre à Sienne. Il rend hommage aux efforts accomplis par les Professeur Pazzini, Président et Stroppiana, Secrétaire général, pour réaliser cette belle manifestation, à laquelle, particulièrement nombreux, participèrent des Français. Le Professeur Pazzini ayant terminé son mandat, le Docteur Bariety, représentant de la France, a été élu Président. Le Docteur Vetter lui adresse ses vives félicitations, auxquelles s'associent tous les membres présents.

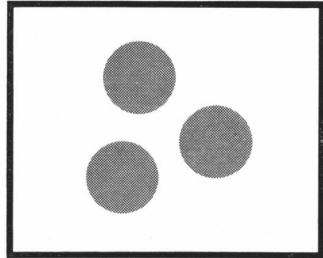
Communications :

— Le Professeur, Docteur W. Leibbrand (Munich) : **La gériatrie chez Caton l'aîné.** Intervention du Docteur Chauvois et remerciements du Professeur Huard pour cette originale étude.

— Dr Lazar Stanojevic (Belgrade) : **Contribution à l'étude de la médecine médiévale serbe.**

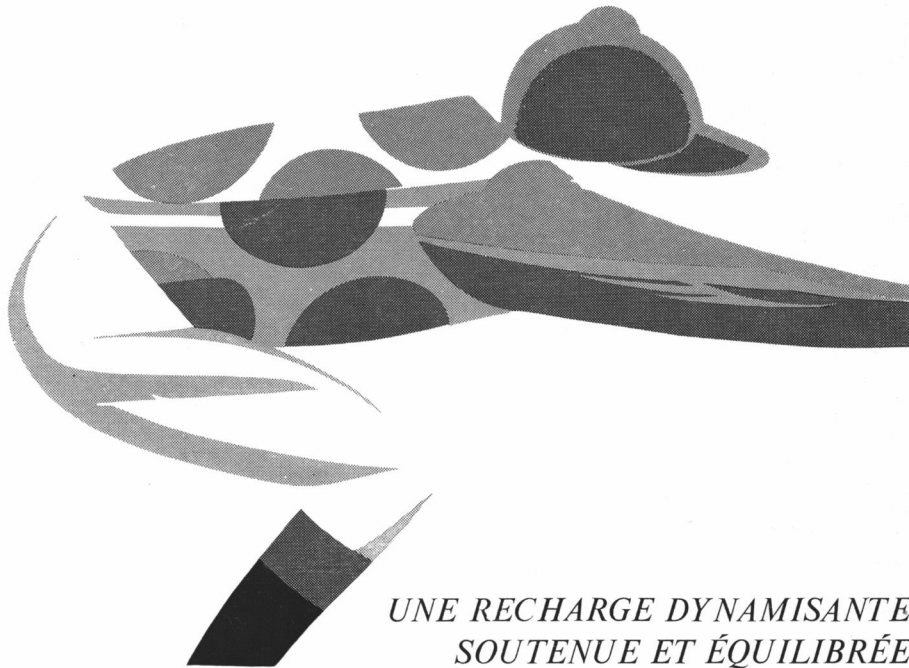
C'est à partir du XII^e siècle qu'on peut sentir l'influence de la médecine byzantine sur la médecine médiévale serbe. La médecine byzantine parvint en Serbie par l'intermédiaire des moines qui vivaient dans les monastères du Mont Athos, du Sinaï, de Jérusalem et de Constantinople. Dans les manuscrits médicaux serbes des XIV^e et XV^e siècles, on trouve la traduction de l'œuvre de Galien **De natura hominis** et d'autres auteurs.

Pour l'étude de la médecine médiévale serbe les manuscrits les plus précieux sont le Code d'Hedos (fin du XIV^e siècle) et surtout le Code médiéval d'Hilandar N° 517, trouvé dans le monastère d'Hilandar sur le Mont Athos et rédigé probablement au XIV^e siècle.



Ca C1000 SANDOZ

1000 milligrammes de vitamine C



*UNE RECHARGE DYNAMISANTE
SOUTENUE ET ÉQUILBRÉE*

grippe, asthénie, période de convalescence

1 comprimé effervescent - 1000mg d'acide ascorbique et 1g de gluconolactate de calcium
1 à 4 comprimés par jour (dans un verre d'eau)
Tube de 10 • P. cl. 4 • Remboursé S.S.

RMH. 67.197.21



LABORATOIRES SANDOZ S.A.R.L. 14 BOULEVARD RICHELIEU 92 RUEIL-MALMAISON

L'auteur donne une analyse plus détaillée des différentes parties du manuscrit d'Hilandar, surtout celles se rapportant à la médecine interne.

D'après les textes des manuscrits arabes du Moyen Age on peut affirmer que la médecine serbe à cette époque était sous l'influence de la médecine byzantine (XII^e au XV^e siècle) au plus tard (XIV^e-XV^e siècle) prédomine l'influence de la médecine occidentale (surtout les Ecoles de Salerne et de Montpellier). De ce fait, la médecine médiévale serbe représente un trait d'union entre la médecine orientale et la médecine occidentale. Intervention de M. Théodoridès.

Denise WROTNOWSKA,
Secrétaire Générale Adjointe.

Séance du 23 novembre 1968

— Le Professeur Huard ouvre la séance et donne la parole au Docteur Vetter, secrétaire général, qui présente les excuses des Docteurs Chauvois, Julien, Chabbert et de MM. Théodoridès et Besombes.

— Sur la proposition du professeur Bariety, président de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, les membres présents de la Société Française d'Histoire de la Médecine — à la suite de la motion formulée, le 25 septembre 1968 à Sienne, par l'Assemblée de la Société internationale d'Histoire de la Médecine — proclament à l'unanimité la nécessité d'inclure un enseignement médico-historique dans les études médicales et demandent que ce vœu soit adressé à la Direction de l'Education nationale.

— Le Docteur Vetter annonce que le titulaire de la chaire d'Histoire de la Médecine, le professeur Coury, consacra, cette année, son cours à l'histoire de la médecine à l'époque de la Renaissance. Il en donne le programme détaillé.

— A la Société Nationale de gynécologie et d'obstétrique de France a été présentée, à Strasbourg, par le Docteur Bader, une conférence sur la réédition du **Traité des maladies des femmes grosses et celles qui sont naturellement accouchées**, de F. Mauriceau. Présentation, à l'occasion du 300^e anniversaire de la publication, des deux éditions de 1668 et 1675.

— Des fascicules sont remis pour notre Société :

— **Revue des Sciences** (en russe), n^o 7, 1968 et n^o 10, 1968.

— **Cuadernos de Historia de la Salud Publica**. — La Havane, 1968, n^{os} 37, 38, 39.

— Dr P. Chabbert, **Richard Fosse (1870-1949), membre de l'Académie des Sciences**. — Extrait de la **Revue du Tarn**. 3^e sér., n^o 49, mars 1968, pp. 15-23.

— Dr P. Chabbert, **Le registre de réception des maîtres chirurgiens de Figeac (1761-1780)**. — Extrait des **Annales du Midi**. T. 77, n^o 72, avril 1965, pp. 242-250.

— Le Docteur Pierre Valléry-Radot remet : **Current work in the history of Medicine - International biography**. — Octobre-décembre 1967, n^o 56, janvier-mars 1968, n^o 58.

BULLETIN DE COMMANDE

du premier volume - 1902

à retourner à

ATELIERS R. LACER
20, rue Fontaine à Mulard, 20
PARIS 13^e 707 59.19

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA
MÉDECINE**

Le 1^{er} volume (1902) : 48 F
avec remise de 10 % aux membres de la Société

*La collection comprend 35 volumes
qui paraîtront au cours des années 1968-1969*

Je soussigné _____

Nom _____

Adresse _____

Date _____

Signature

— Les journées scientifiques et techniques hongroises auront lieu à Paris, du 25 au 29 novembre 1968, au siège de l'Union des Industries Métallurgiques et Minières.

— Le Docteur Vetter présente les candidatures de Mme le Docteur Coutarel-Klepacz, du Docteur Sandu-Lieblich, de Bucarest, du professeur agrégé René Bourdon, du Docteur Marcel Cadeac, de Lyon, du Docteur Bollotte, neuro-psychiatre à Dijon.

— Le Professeur Huard procède aux élections. Mme Collet, veuve du regretté Docteur Collet, membre de notre Société, récemment décédé, est élue.

— Le Docteur Vetter annonce la tenue de l'Assemblée de l'Académie dentaire à laquelle nous convie, son président, notre collègue, M. Besombes.

— Le Docteur Vetter invite les membres à visiter à Rouen, l'exposition Le Cat, en l'honneur du bicentenaire de ce savant, organisée avec toute son érudition par le conservateur du Musée Flaubert à Rouen, M. Hossard, membre du bureau de la Société française d'histoire de la pharmacie.

— Le Médecin Général des Cilleuls prononce en termes émus, l'éloge du Médecin Général Chabanier, notre collègue, récemment décédé. Une minute de silence est observée.

Communications : Professeur Sournia et Docteur Trevien : **Etude complémentaire sur les léproseries de Bretagne d'après leur topographie.** Avec minutie, le Professeur Sournia a recherché et nous a exposé tous ces centres de léproserie en Bretagne. Le professeur Huard en le remerciant, constate que l'étude du professeur Sournia, basée sur la topographie et la toponymie n'a rien à envier à celles d'historiens professionnels. Interventions du Docteur Pierre Valléry-Radot, du docteur Léonard.

— Mlle Moureaux : **L'autopsie du Général Hoche.** — Mlle Moureaux étant empêchée, le Professeur Huard présente cette communication dont l'auteur a retrouvé aux Archives de l'Ecole de Médecine le protocole original d'autopsie du Général Hoche.

— Médecin Général Des Cilleuls : **A propos des phosphates de Tunisie et de leur découverte par Philippe Thomas, vétérinaire militaire (1843-1910).** — Afin de contribuer à faire mieux connaître l'œuvre du Vétérinaire Militaire Philippe Thomas (1841-1910), dont on ne saurait assez souligner la valeur et les résultats dans le domaine économique, M. Jean Des Cilleuls évoque le déroulement et les péripéties de la carrière scientifique de ce géologue, aussi qualifié qu'avisé, dont les travaux et la découverte ont joué un rôle déterminant dans l'essor et la prospérité de la Tunisie.

— Docteur L. Vincelet : **Un évadé de la médecine : Gabriel Montoya (1868-1914).** — A l'occasion du centenaire de la naissance de Gabriel Montoya (1868-1914), l'auteur étudie sa vie et son œuvre. Gabriel Montoya, né à Alès, fit des études médicales à Lyon, Paris et Montpellier. Il soutint une thèse de doctorat à Montpellier en 1893 intitulée : « Des antitoxines et plus particulièrement de l'anti-

DYNABOLON

dynabolisant retard

Premier d'une nouvelle classe biologique, le DYNABOLON est un stéroïde spécifiquement dynamogène, euphorisant, neuro et psycho-équilibrant

Indications

Asthénie physique et intellectuelle de toutes origines.
Etats psycho-dépressifs, avec ou sans neurotonie et troubles neuro-végétatifs.
Troubles psycho-névrotiques chez l'enfant à développement retardé.

Contre-indications

Enfants de moins de 10 ans. Grossesse. Cancer de la prostate.

Posologie moyenne (voie intramusculaire)

Adultes : 1 amp. tous les 7 jours, par cures de 4 à 6 (attaque)
1 amp. tous les 15-20 jours (entretien)
3 amp. par cycle chez la femme réglée.

Enfants après 10 ans :
1 amp. tous les 10-20 jours, par cure de 2 à 4.



La Pub. Méd. DESHONS

Boite de 1 ampoule de 1 ml contenant
80,5 mg d'undécylate de 19-norandrosténone
dans l'huile d'olive. Tabl. C. SS. Coll.

**théramex**

Service médical :
11, Bd Lannes, Paris-16^e - 870-93-09 +

S.P.R.E.T. Département THÉRAMEX • 22, Bd Camélinat, GENNEVILLIÈRS (Seine).

toxine antitétanique ». Après une brève carrière de médecin de la marine marchande il se consacra entièrement à la poésie, à la chanson et au théâtre Il devait mourir en 1914 accidentellement.

Interventions des Docteurs Richard, Kohn, Finot et Vetter.

— Docteur J. Godonnèche : **Médecins au Mont Dore dans la seconde moitié du XIX^e siècle.** — Le souvenir de Bertrand était profond. Cependant, à partir de 1860, survint une évolution. Des méthodes plus douces remplacèrent la dérivation par bains chauds (Richelet, Boudan). Il y eût d'autres médecins remarquables tels que Joal, Mascarol, Percepied, Schlemmer, Nicolas. Les indications ont été O.R.L., asthme et phthisie, aujourd'hui proscrite.

Denise WROTNOWSKA,

Secrétaire Générale Adjointe.

Séance du 21 décembre 1968

— Le Professeur Huard, Président, ouvre la séance, en saluant la présence de Madame Lavier, du Professeur Verne, Président de l'Académie de Médecine, du Professeur Lacomme et du Professeur Brumpt.

En l'honneur du Professeur Lavier, le Professeur Huard, présente l'éloge de cet éminent collectionneur et historien de la médecine à laquelle il a fait un apport très original, puisé dans des documents inédits.

Ensuite, M. Théodoridès nous présente le Professeur Lavier, en tant que parasitologiste.

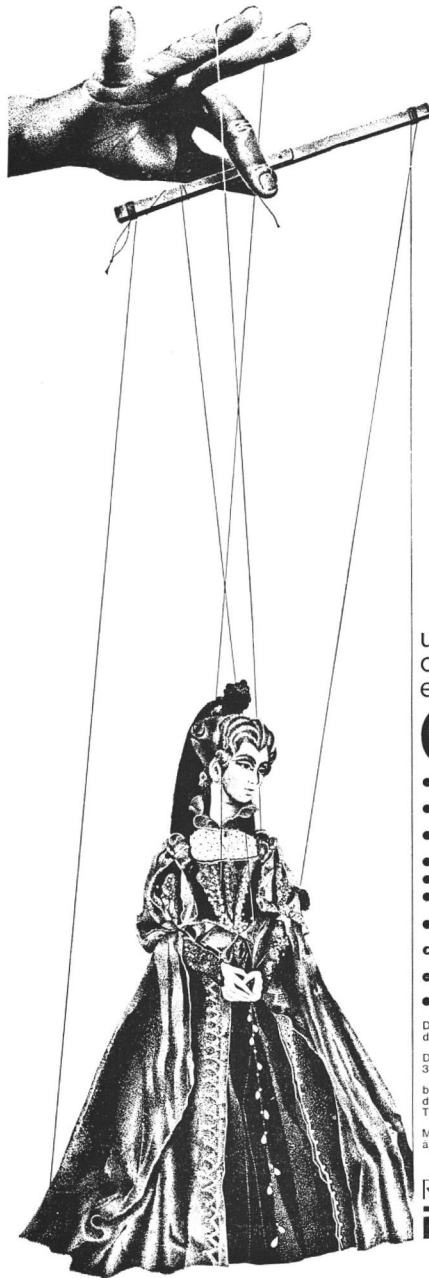
— Le Professeur Huard évoque les travaux du Professeur Garusi de Sienne qui âgé et presque aveugle, s'est consacré aux relations entre Sienne et la France au Moyen Age. En accord avec le Professeur Bariety, Président de la Société internationale d'Histoire de la Médecine, il propose aux membres présents d'émettre le vœu suivant : « La Société française d'Histoire de la Médecine, au cours de sa séance du 21 décembre 1968 ;

Considérant que le **Régime de Santé d'Aldobrandino de Sienne** est le premier manuscrit médical connu rédigé en français ;

Considérant que les éditions de ce manuscrit sont encore incomplètes ;

Considérant que celle proposée par le Professeur Garusi constitue un progrès considérable sur tous les travaux antérieurs et témoigne d'une compétence exceptionnelle sur un sujet auquel l'auteur a consacré sa vie ;

Emet à l'unanimité le vœu que son travail puisse être imprimé et diffusé dans les meilleurs conditions. »



un corps pur,
original,
exclusivement antalgique

GLIFANAN

GLAPHÉNINE

- arthroses
- lombalgies et sciatiques
- épaule douloureuse
- entorses
- luxations
- traumatismes
- douleurs dentaires
- dysménorrhées
- viscéralgies
- céphalées - migraines

DOULEURS AIGÜES
dose d'attaque : 2 comprimés, 5 par jour

DOULEURS CHRONIQUES
3 ou 4 comprimés par jour

boîte de 18 comprimés, présentés sous une pellicule thermoplastique,
doses à 200 mg de glaphénine et portant une barre de cassure
Tableau C - P. Cl. 9 - S.S. : remboursable

MODE D'EMPLOI
à prendre de préférence avant les repas avec un verre d'eau

ROUSSEL

LES LABORATOIRES ROUSSEL
35, BOULEVARD DES INVALIDES - PARIS, 7^e - TEL. 705.93.28

— Le Professeur fait part de diverses distinctions flatteuses conférées à quelques-uns de nos membres :

Le Docteur Vetter, Secrétaire général, a reçu le Prix de l'Académie des Sciences et Lettres de Rouen pour son travail sur LE CAT.

L'Académie internationale d'Histoire de la Médecine a coopté deux nouveaux membres : les Professeurs Coury et Filliozat.

— Le Docteur Vetter, Secrétaire général, annonce qu'en accord avec le Gouvernement danois et grâce à la contribution de l'Ambassade du Danemark en France, le Professeur Snorasson organisera avec la Société française d'Histoire de la Médecine, en avril, une série de manifestations en l'honneur du tricentenaire de Winslow.

— Le Docteur Vetter présente les excuses du Docteur Veran et de Madame Chevassu.

— Puis il remercie le Professeur Coury de nous recevoir dans les nouveaux locaux attribués à la Chaire d'Histoire de la Médecine, dont l'aménagement très étudié, est particulièrement réussi.

— Présentation d'ouvrages : le Professeur Coury présente : Roberto Margotta, **Histoire illustrée de la Médecine**. Edition des 2 Coqs, in-4°, 308 p. Remarquablement réalisée et illustrée.

— Quelques ouvrages sont remis pour notre Société :

— Th Vetter, **Phantomes et poupées vivantes**, pp. 549-558. Extrait des **Annales Médicales de Nancy**, t. VII, avril 1968.

— **Clio Medica. Acta Academiae Internationalis Historiae Medicinae**, vol. 3, N° 4, novembre 1968.

— M. Rosario Beauperthuy de Benedetti, **Compte rendu du Congrès de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine à Sienna**. Extrait de **Il Universal**, 20 novembre 1968.

— **Abstracts of bulgarian seiebtific medica Periodicala**. Vol. XI, 1968, N° 4, (janvier-mars), Sofia.

— **Revue de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.**, 1968, t. 9 et 11.

— Le Docteur Vetter donne lecture de la correspondance : Les Professeurs Gurkan et Wolfram Kock remercient de leur élection dans notre Société.

— Le Docteur Vetter rappelle que la première leçon du Professeur Coury aura lieu le 9 janvier sur le thème de Léonard de Vinci.

— Il présente la candidature du Docteur Jacques Poulet, de la Faculté de Paris.

— Le Professeur Huard procède aux élections : Madame le Docteur Coutarel-Klepacz, le Docteur Sandu-Lieblich, le Professeur René Bourdon, le Docteur Marcel Cadeac et le Docteur Bollotte sont élus membres de notre Société.

LES ORDONNANCES DU PRATICIEN

*celles qui contiennent
3 fois moins de publicité*

sont toujours imprimées sur
**PAPIER JAPON
FILIGRANÉ**

3000 ORDONNANCES format 13,5×20- 9 F
format 18 ×20-15 F

**BEAUCOUP D'ORDONNANCES
PEU DE PUBLICITÉ**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ARODAN éditeur 2, rue du 8-Mai 1945
92 - COLOMBES - Tél. : 242.44.19

Communications :

— Docteur Simon, **L'éthique médicale (Moussac Harosé) d'Isaac Israéli** (X^e siècle). Exposé d'une profonde érudition. Remerciements du Professeur Huard.

— Professeur Unver, **Lettres et cartes de visite de Pasteur retrouvés à Istanbul**, présentées par Mademoiselle Wrotnowska. L'auteur rappelle que, dès 1886, Pasteur accueillit une délégation dirigée par Zoères Pacha pour l'initier à sa méthode de prophylaxie de la rage. En reconnaissance, le Sultan fit don de 10 000 francs or en faveur de la fondation de l'Institut Pasteur. Le Professeur Unver a pu retrouver dans les Archives d'Etat, deux lettres de Pasteur, des 20 avril et 7 août 1887, ayant trait à la méthode anti-rabique, où il fait allusion à ses détractateurs, puis quatre cartes de visite. Ces documents sont exposés au Musée de l'Institut d'Histoire de la Médecine, auprès de la Faculté de Médecine de l'Université d'Istanbul.

— Madame le Docteur Léonard. **Introduction à la légende dorée des Saints guérisseurs**. L'auteur sut présenter ce thème si riche, avec humour, sensibilité et émotion qui donna lieu à de nombreuses interventions : Docteur Verd, Docteur Pierre Vallery-Radot, Mademoiselle Wrotnowska, Professeur Coury, Monsieur Julien, Monsieur le Bihan, Docteur Vetter et les remerciements du Professeur Huard.

— Le Professeur Huard nous donne rendez-vous à la prochaine séance et offre ses vœux à tous les membres présents.

A l'issue de la séance, le Professeur Coury présente les différentes salles de ses nouveaux locaux et notamment l'aménagement de la Bibliothèque qui contient de nombreux ouvrages contemporains et quelques ouvrages anciens particulièrement curieux. Cette visite se termina par une sympathique réception sur place.

Denise WROTNOWSKA,

Secrétaire Générale Adjointe.



De gauche à droite : Professeur Widy-Wirski, Pr. Agr. G. Ledoux-Lcbard, Pr. Lacassagne, le Professeur Huard prononçant son allocution, Pr. Kellershon, Dr Vetter, Mme Ridnik.

Photographie prise lors de la séance spéciale de la Société Française d'Histoire de la Médecine, en hommage à Mme Curie, le 25 octobre 1967.

**SÉANCE SPÉCIALE EN L'HONNEUR DU CENTENAIRE
DE LA NAISSANCE DE MADAME CURIE**

Allocution du Président HUARD *

Mesdames, Messieurs,

La Société Française d'Histoire de la Médecine se félicite d'être aujourd'hui l'hôte du centre de l'Académie polonaise des Sciences et elle adresse ses biens vifs remerciements à Monsieur le Professeur Widy-Wirski, directeur du centre, et à Madame Ridnik, attachée du centre, qui sont tous deux les responsables de la cérémonie d'aujourd'hui.

Je tiens également à saluer parmi les personnalités présentes, Madame Hélène Langevin ; Monsieur le Professeur Rovinski, secrétaire de la section des sciences médicales de l'A.P.S. qui représente ici cette illustre compagnie ; Monsieur le Conseiller Ketrzynsky, représentant Monsieur l'Ambassadeur de Pologne, empêché ; Monsieur le Consul Général Mikinski ; Monsieur Simon, représentant Monsieur Basdevant, directeur des affaires culturelles au Quai d'Orsay ; Monsieur le Professeur Latarjet de la fondation Curie et le Professeur Daniel Schwartz représentant l'I.N.S.E.R.M.

Nous vivons une période, remarquable par les centenaires médicaux, qui s'offrent à nos hommages. L'année où sont morts à Paris, Civiale, le père de la lithotritie ; Rayet, le fondateur de la Société de Biologie ; Trousseau, auteur des célèbres cliniques de l'Hôtel-Dieu et Velpeau, le grand chirurgien, élève de Bretonneau, est aussi l'année de la naissance de Marie Sklodowska. Elle les surpasse tous parce que ses découvertes ont une portée générale valable sur toutes les sciences tandis que les travaux de ces grands médecins n'intéressent que la médecine. Marie Sklodowska est née le 7 novembre à Varsovie, 16, rue de la Freta, dans une maison, aujourd'hui reconstruite et siège d'un musée qui porte son nom. Déjà d'imposantes cérémonies ont eu lieu dans sa ville natale. En présence de sa fille, Madame Eve Curie, de sa petite-fille, Madame Hélène Langevin, et de son petit-fils, Monsieur Paul Jolliot, au cours d'une impressionnante manifestation au grand théâtre, Monsieur Cyrankiewicz, premier ministre, a célébré celle qui fut l'ambassadrice de la Pologne,

(*) Cette séance qui a eu lieu le 28 octobre 1967 s'est exceptionnellement tenue au centre de l'Académie polonaise des Sciences, rue Lauriston à Paris, centre dirigé par notre collègue le Professeur Widy-Wirski.

de sa science et de sa culture à un moment où son pays avait disparu de la carte officielle de l'Europe. Monsieur Roche, recteur de l'Université de Paris, représentant le ministre de l'Education Nationale, salua en Marie Curie un symbole de fraternité entre nos deux peuples. Parallèlement, se tenaient le Congrès international des journalistes scientifiques et un symposium consacré à la perspective de la Physique et de la Chimie nucléaires.

Après la Pologne, la France a voulu à son tour honorer solennellement le couple idéal de savants, Pierre et Marie Curie, unis, par delà le mariage, dans la gloire du prix Nobel.

Déjà ont eu lieu, en même temps que l'ouverture d'une exposition à la Bibliothèque Nationale, une séance solennelle à la Sorbonne ; l'apposition d'une plaque 36, quai de Béthune, sur l'immeuble où vécut ce grand savant de 1912 à 1934 ; l'inauguration de la Rue Pierre et Marie Curie ; des réceptions à l'Hôtel de Ville et à l'Ambassade de Pologne.

La Société Française d'Histoire de la Médecine et le centre Scientifique de l'Académie polonaise des Sciences à Paris ont tenu, à s'associer également à la participation d'un centenaire qui leur est particulièrement cher et ils vous remercient d'avoir bien voulu répondre à leur appel. Notre vive gratitude va, bien entendu, aux éminentes personnalités que vous allez avoir le plaisir d'entendre. Monsieur le Professeur Lacassagne, de la Fondation Curie, dont tout le monde connaît les beaux travaux de cancérologie expérimentale a eu le grand privilège de connaître Marie Curie et a bien voulu accepter d'évoquer devant vous ses souvenirs personnels. Le Professeur Cl Kellersohn qui dirige un laboratoire à la Faculté de Médecine de Paris et le service hospitalier Frédéric Jolliot (département de biologie C.E.A. à Orsay), était particulièrement qualifié pour nous parler des travaux de Pierre et Marie Curie et du développement actuel de la Biophysique. Enfin, le Professeur Guy Ledoux-Lebard, historien de la radiologie et des techniques physiques de lutte contre le cancer traitera de l'apport de Marie Curie à la Médecine.

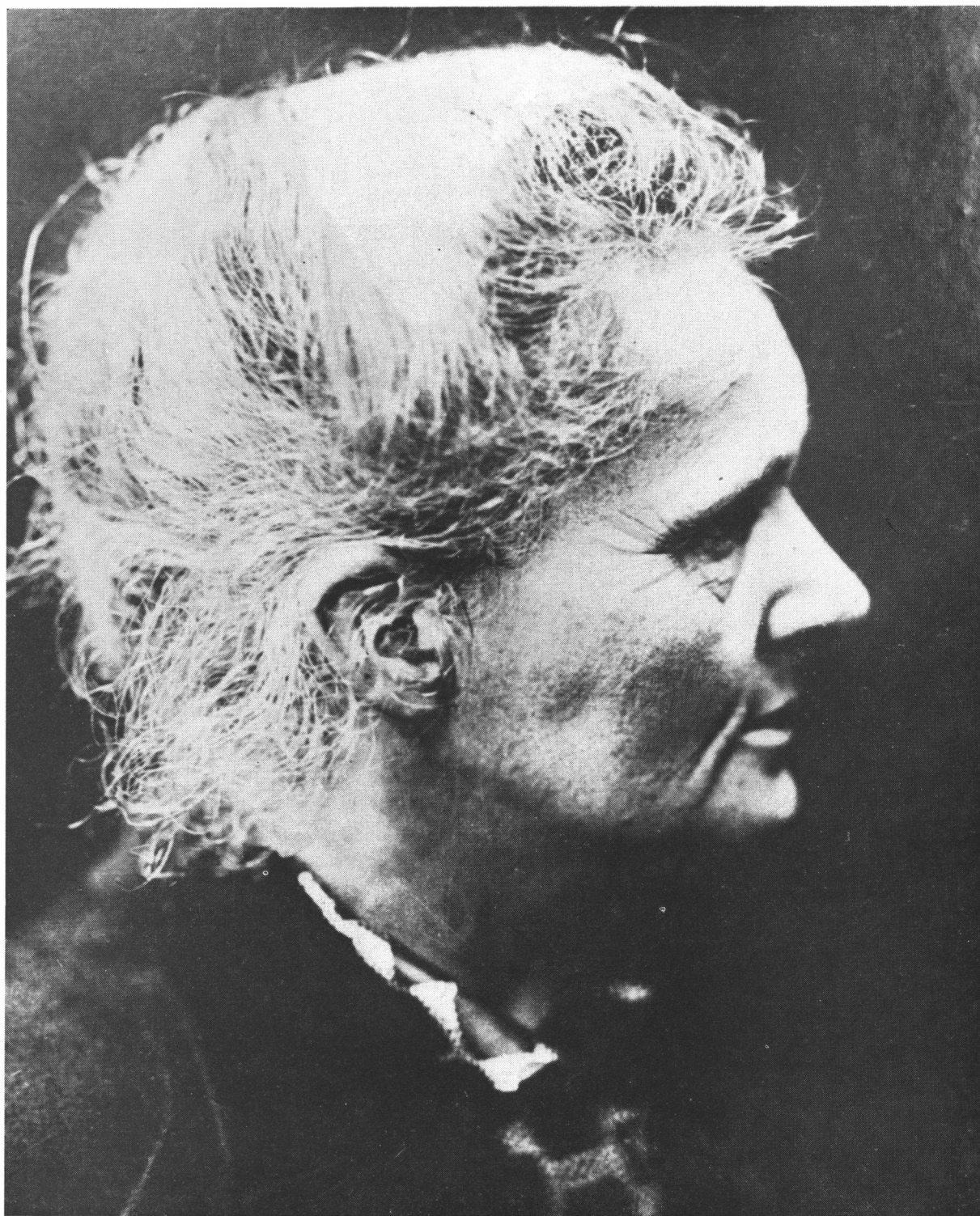
Vous apprendrez ainsi de voix particulièrement autorisées à la fois, la femme si attachante que fut Marie Sklodowska-Curie et comment grâce à son mari et à elle, l'ère atomique et l'énergie atomique ont fait leur apparition, sur notre planète, dans un modeste laboratoire parisien.

Mais je n'ai que trop parlé et je donne tout de suite la parole à nos éminents conférenciers.

Ci-contre : Marie Sklodowska étudiante.

Portrait au crayon.





MARIE CURIE - SKŁODOWSKA (1867-1934).

Hommage à Marie CURIE-SKLODOWSKA

par A. LACASSAGNE

Le titre « Hommage à Marie Curie-Sklodowska » de mon intervention a été choisi par notre Président de la Société française d'Histoire de la Médecine, mon confrère et ami le Professeur Huard, ce dont je le remercie.

J'étais à la campagne, loin de Paris, lorsqu'il m'écrivit au début de septembre pour me demander le sujet à inscrire au programme de la cérémonie organisée par la délégation à Paris de l'Académie polonaise des Sciences, à l'occasion du centenaire de la naissance de Madame Curie, cérémonie à laquelle j'avais naturellement accepté de participer. Pris à l'improviste, je répondis au Président de m'inscrire sous un titre qu'il jugerait convenable, mais suffisamment vague pour ne pas trop m'engager avant que je ne connaisse, à mon retour, quelques précisions sur la mission dont j'étais chargé. J'eus le plaisir de constater que le Pr Huard avait excellemment accompli la sienne, lorsque je reçus le programme imprimé. En effet, son choix me suggéra immédiatement le thème à développer que je cherchais, qui ne devait pas être une redite de mes interventions antérieures : mettant « hommage » au pluriel, je vais brièvement rappeler ici quelques hommages (parmi les nombreux auxquels j'ai précédemment assisté).

I. - J'espère ne pas abuser de la latitude qui m'est ainsi donnée, en commençant par le rappel de l'hommage confraternel qui fut rendu, en septembre 1921, par le corps médical français, à la renaissance de la patrie polonaise de Madame Curie, dont la libération lui tenait tant à cœur. Une nombreuse délégation, présidée par le doyen Roger, de la Faculté de Paris, comprenait des représentants de la plupart des universités françaises. Les congressistes, qui voyageaient en trains sanitaires, à partir de la frontière polonaise, furent chaleureusement acclamés tout le long du trajet. Des réunions scientifiques furent tenues à Poznan, à Varsovie et à Cracovie notamment. Madame Curie m'avait encouragé à m'inscrire à ce congrès médical franco-polonais ; j'y fus aimablement accueilli à Varsovie par son frère le Docteur Sklodowski, puis à Zakopane par sa sœur Bronia et son beau-frère le Dr Dluski qui y dirigeaient un grand sanatorium.

II. - Deux ans plus tard, un hommage littéralement triomphal était décerné à Marie Curie, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 26 décembre 1923.

La cérémonie fut l'analogue, une sorte de réplique de celle qui, 31 ans auparavant, presque jour pour jour, avait, dans le même cadre de la Sorbonne témoigné le 27 décembre 1892 à Louis Pasteur, la reconnaissance de la France et de l'Humanité, à l'occasion de son 70^e anniversaire.

L'initiative de commémorer solennellement le 25^e anniversaire de la découverte du Radium venait de mon maître, le Dr Claudius Regaud, co-directeur de l'Institut du Radium pour les applicatifs biologiques et médicales. Homme de laboratoire, il avait aussi — comme Madame Curie — l'esprit d'entreprise. Mobilisé pendant toute la durée de la Grande Guerre, il avait donné la mesure de ses qualités d'organisateur dans les postes importants qu'il occupa. Il créa notamment et dirigea un grand centre médico-chirurgical de traitement précoce des plaies de guerre, où cliniciens et hommes de laboratoire collaboraient en liaison étroite, et enseignaient les méthodes thérapeutiques nouvelles aux médecins de l'Armée, venus à tour de rôle y faire un stage. Mais il ne cessait de penser à la tâche qu'il aurait à entreprendre lorsque — après la victoire dont il ne douta jamais — il aurait à orienter le travail de son département de l'Institut du Radium, qui n'avait eu jusqu'alors qu'une existence virtuelle.

A la même époque, de son côté, Madame Curie se dévouait inlassablement à l'amélioration du sort des malades et des blessés, en créant des postes de radio-diagnostic et d'utilisation du radon pour le traitement des cicatrices vicieuses des plaies de guerre. Aussi était-elle toute préparée à considérer avec faveur le projet, longuement élaboré que le Dr Regaud lui soumit après la fin de la guerre, de constituer — avec son aide — à l'Institut du Radium, un organisme de lutte contre le cancer, où chercheurs et thérapeutes s'associeraient pour établir les bases scientifiques de la radium-thérapie de cette maladie. La réalisation du projet, qui avait également reçu l'approbation et l'appui de M. Roux, directeur de l'Institut Pasteur, fut rapide. Deux ans plus tard, le Dr Regaud et l'équipe de travailleurs qu'il avait recrutée, utilisant surtout le radon fourni par Mme Curie, avaient fondé sur des résultats expérimentaux de l'action biologique des radiations, de nouvelles techniques du traitement qui reçut le nom de curiethérapie. Pour aider au développement de ce centre, un nouvel organisme fut créé, la Fondation Curie, qui fut reconnu d'utilité publique en 1922 ; il devait servir de modèle lors de la création en France des centres régionaux anticancéreux. Les succès obtenus en curiethérapie de certains cancers y attirèrent de nombreux médecins étrangers. Un service spécial pour ces traitements avait été ouvert à l'Hôpital Pasteur, un dispensaire était en construction rue d'Ulm, sur le terrain de l'Université ; il devait entrer en service en 1923. C'est alors que le Dr Regaud eut l'idée de faire coïncider cette inauguration, en cette année qui correspondait au 25^e anniversaire de la découverte du radium, avec une manifestation de caractère international, de reconnaissance aux auteurs de cette découverte.

Les Pouvoirs publics, non seulement approuvèrent la proposition qui leur fut faite par le Recteur Appell et le Dr Roux, président et vice-président du Conseil d'Administration de la Fondation Curie, mais ils lui donnèrent un éclat particulier. A l'unanimité, le Parlement vota, à cette occasion, l'attribution d'une récompense nationale à Mme Curie.

Pendant quelque temps, le personnel des laboratoires Curie et Pasteur, s'appliqua avec enthousiasme à préparer au mieux la séance solennelle du 26 décembre. Ce fut une inoubliable cérémonie, présidée par le Président de la République lui-même. La série des discours fut ouverte par le Recteur Appell au nom de la Fondation Curie ; puis prirent successivement la parole le physicien hollandais Lorentz, au nom des savants étrangers, le Pr Jean Perrin, le Dr Antoine Béclère, et le Ministre de l'Instruction publique. Entre ces discours fut intercalée la lecture, par le Pr Debierne, de fragments des notes présentées à l'Académie des Sciences par Henri Becquerel, relatant la découverte de la radio-activité naturelle, et de celle de Curie du 26 décembre 1898 annonçant la découverte du radium. Après que Madame Curie eut remercié en son nom et au nom de Pierre Curie, le Président de la République s'adressa directement à elle pour lui exprimer l'hommage de la nation.

III. - Le troisième hommage dont je vais parler maintenant est celui qui, en octobre 1954, fut organisé à Varsovie par l'Académie polonaise des Sciences, pour commémorer le 20^e anniversaire de la mort de Marie Curie. Notre délégation, qui accompagnait Madame Joliot-Curie, devait passer cinq jours à Varsovie. Outre la cérémonie officielle à l'Académie des Sciences, j'eus l'occasion de visiter la maison natale restaurée de Marie Skłodowska-Curie, dont la sœur de celle-ci, Mme le Docteur Dluska, avait obtenu la création et que dirigeait mon ami et ancien élève Lukaszczyk. Celui-ci, victime des rayons du radium, comme Madame Curie et comme Irène Joliot-Curie, devait mourir comme elles de la même maladie.

IV. - Un quatrième hommage — bien qu'il se tint également dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne — eut un caractère plus familial peut-on dire. La réunion avait été organisée par les anciennes élèves et amis de Madame Curie pour célébrer le cinquantième anniversaire du premier cours magistral donné par elle en tant que professeur à la Faculté des Sciences de Paris. La cérémonie eut lieu le 12 janvier 1957. Plusieurs anciennes élèves de Marie Curie à l'Ecole Normale de jeunes filles, devenues elles-mêmes professeurs, y prirent la parole. La traditionnelle musique de la Garde Républicaine était remplacée par la chorale du Centre de préparation aux professorats d'éducation musicale des lycées et collèges. Toute la cérémonie se déroula dans une communion de pensée particulièrement émouvante.

V. - Ainsi donc, depuis plus de 45 ans, j'ai participé à une série d'hommages à Marie Curie, rendus alternativement en Pologne et en France. Je devais continuer cette cadence en partant pour Varsovie afin d'assister,

le 17 de ce mois, aux manifestations du centenaire de la naissance de Marie Sklodowska. J'ai dû y renoncer au dernier moment, à cause d'une atteinte de grippe malencontreuse.

Puisque nous nous trouvons aujourd'hui dans un local polonais, je remercie l'Académie des Sciences de Pologne, de m'avoir invité à prendre la parole à cette réunion. Ainsi se trouve rétablie la balance entre les cérémonies polonaises et françaises auxquelles j'ai pris part, comme disciple scientifique de Madame Curie et comme membre — depuis sa création — de l'Association France-Pologne.

Saint Côme et saint Damien en leur chapelle de La Llau (Pyrénées-Orientales) *

par Pierre JULIEN

Le Roussillon est sans doute l'une des régions de France où le culte des saints Côme et Damien fut le plus répandu. Il est, en tout cas, l'une de nos provinces où leur iconographie est la plus variée et la plus riche. Nous en avons donné, voici quelques années, un aperçu (1). De nouvelles recherches nous ont, depuis, fourni des compléments appréciables tel le retable inédit qui fait l'objet de ces lignes.

*
**

Il faut, pour le découvrir, emprunter, au départ de la plaine de Perpignan, la route du Vallespir, puis, passées Amélie-les-Bains et Arles, quitter la vallée du Tech au village du même nom et, par une route étroite et sinueuse, remonter celle de la Coumelade. Au hameau de La Llau, la chapelle Saint-Côme et Saint-Damien dresse, sur un fond de montagnes, son clocher-pignon tout de blanc peint (2).

A l'intérieur, l'autel est surmonté d'un retable de bois sculpté polychromé et doré, en forme de triptyque, essentiellement consacré aux deux anargyres. Deux grands médaillons qui en surmontent les volets latéraux au maître-autel de la chapelle Saint-Christophe de Llugols, près de Ria,

* Partie d'une communication présentée à la Société française d'histoire de la médecine, le 27 janvier 1968.

(1) *Saint Côme et saint Damien portraiturés*, dans *La Pharmacie française*, 15 décembre 1959, p. 7-11, ill.

(2) Propriété d'une famille dont plusieurs membres sont inhumés dans le petit cimetière qui l'entoure, elle appartenait en 1964 à M. Côme Sors — notez le prénom.

portent la date de 1723 et l'un des degrés sur lesquels il repose celle de 1734. La facture en est très voisine de celle du retable de Saint-Christophe de Llugols, près de Ria, qui est daté de 1729 et que M. l'abbé A. Cazes rapproche des bas-reliefs du martyre de saint Valent en la chapelle Saint-Jean-Baptiste de l'église de Prades. Ces rapprochements — on pourrait les multiplier — montrent qu'il s'insère parfaitement dans la lignée des retables roussillonnais des XVII^e-XVIII^e siècles.

Sa partie centrale est formée d'une niche double d'environ un mètre de hauteur occupée par les statues des deux patrons de la chapelle vêtus à l'antique et nimbés. Ils portent chacun, de la main gauche, un livre, symbole de leur science. L'attribut qu'ils tenaient de la droite — la palme du martyre — est aujourd'hui déposé à leurs pieds (fig. 1).

De part et d'autre de ce compartiment, deux panneaux en bas-relief d'environ cinquante centimètres de large retracent avec vigueur et réalisme deux scènes de leur martyre : le supplice du feu et la décollation.



Figure 1

Ces trois volets sont encadrés par des colonnes torsées chargées de feuilles de vigne, de grappes de raisin et d'oiseaux qui se dressent ou picorent.

Au bas des trois volets, des compartiments rectangulaires d'environ vingt-cinq centimètres de haut forment comme une prédelle où se déroulent trois autres épisodes de la vie de nos saints.

A gauche, c'est le miracle de la jambe noire (fig. 2). Les deux frères, vêtus l'un d'une robe rouge, l'autre d'une robe blanche à rayures bleues,

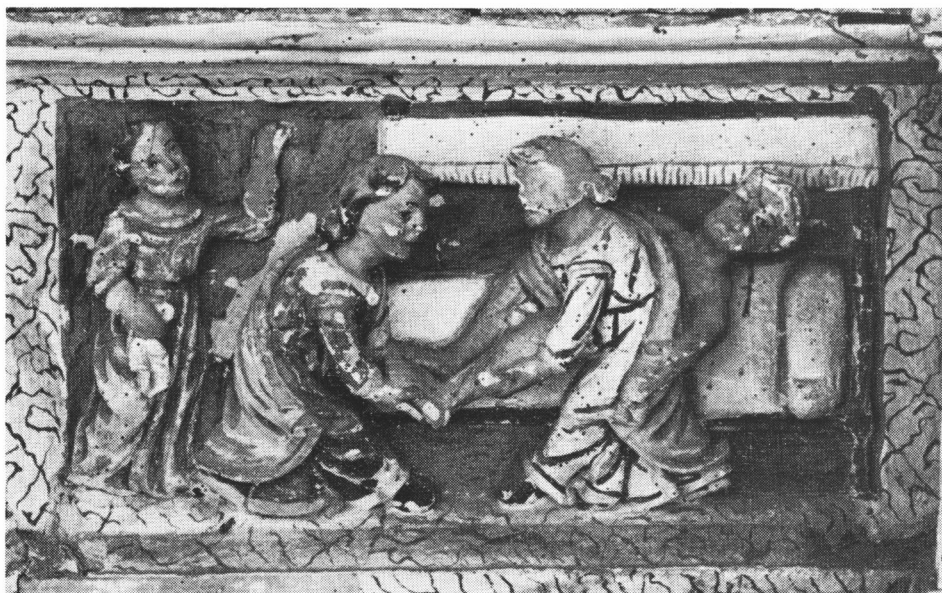


Figure 2

s'affairent après la jambe du sacristain. Celui-ci, allongé sur un lit à baldaquin, se cramponne à l'un des thaumaturges. Une femme s'approche avec compassion, tenant un linge blanc. Elle lève le bras gauche — mais le mauvais état de la sculpture ne permet pas de savoir le sens exact de ce geste. Avec toute sa maladresse, cette scène est rendue émouvante par l'effort même du sculpteur pour faire tenir dans un cadre aussi étroit

un acte aussi extraordinaire et d'aussi riche portée spirituelle. Elle mérite d'autant plus d'attention que les représentations du miracle de la jambe noire sont extrêmement rares chez nous : on n'en trouve pas en France, écrit Mme David-Danel (3). Nous avons déjà eu l'occasion d'en signaler un — et de quelle qualité — à Palau-del-Vidre (4). En voici maintenant un autre, mais en Roussillon également : faut-il y voir, comme pour le précédent, une influence espagnole ?

La scène du milieu représente la comparution des deux saints devant le proconsul et leur refus d'adorer les idoles (fig. 3). Lysias est assis sous



Figure 3

un dais figuré par un jeu de draperie. A l'opposé, la prison, massive, menaçante, avec sa tour et sa porte à grosse serrure. Un soldat fait son rapport au proconsul, cependant que les deux saints, poussés à l'épaule par leurs gardiens, sont invités en vain à adorer les idoles représentées par deux petits personnages nus qui semblent danser sur leur socle.

(3) *Iconographie des saints médecins Côme et Damien*, 1958, p. 50.

(4) Dans l'article précédemment cité, où nous en avons donné une photographie.

Dernière des trois petites scènes : la flagellation (fig. 4). Les saints, debout, les mains liées, vêtus seulement d'un perizonium comme généralement le Christ de la flagellation, endurent les coups que deux bourreaux « maures » leur assènent avec entrain. L'homme de droite a perdu un bras avec les ans, mais son attitude ne laisse aucun doute sur son ardeur. Quant à celui de gauche, il prend son élan à deux mains pour frapper sa victime avec un instrument étrangement muni de dents comme un rateau. L'épisode de la flagellation ne figure dans aucun manuscrit de la légende. Il est surprenant de voir l'artiste roussillonnais l'ajouter de son cru, tout comme plus tôt un Lancelot Blondeel, au début du XVI^e siècle, dans son tableau pour les chirurgiens-barbiers de Bruges (5).



Figure 4

Le récit se poursuit sur les deux grands panneaux latéraux précédemment signalés. Dans l'un et l'autre la scène se déroule devant un bâtiment que ses fenêtres à barreaux, ses murs épais, sa tour, sa lourde porte désignent plus encore comme une prison que comme un château-fort.

(5) Cf. M.-L. David-Danel, *op. cit.*, p. 31.

A gauche (fig. 5), les deux saints, nus, émergent à mi-corps d'un énorme chaudron posé sur un grand trépied, au-dessus de bûches en flammes. Alors qu'en général les deux saints sont directement placés sur un bûcher, le mode de supplice employé ici semble trahir quelque confusion avec la chaudière d'huile bouillante de saint Jean l'Évangéliste et d'autres. Quoi qu'il en soit, les flammes s'écartent du chaudron, ainsi que le veut la *Légende dorée*, et brûlent les bourreaux — des « maures » — que l'on voit se frotter qui la figure, qui les yeux. Un dernier personnage, en chemise blanche et à l'allure dansante, est d'interprétation difficile.

A droite (fig. 6), la décollation se passe sur une sorte de tréteau ou de tribune figurant sans doute l'échafaud dressé devant la prison. Le drame est à son point culminant. L'un des saints est déjà décapité : sa tête gît au sol, séparée de son corps recroquevillé ; son sang coule au bord de l'échafaud. Quant au bourreau, il ne dissimule pas son contentement : la satisfaction du devoir accompli s'étale sur son visage. L'autre saint, agenouillé, les mains jointes, le visage dressé vers le ciel, attend le coup fatal.

Figure 5



Figure 6



que son bourreau — qui l'a saisi par les cheveux — s'apprête à lui asséner — s'apprêtait, plutôt, car les injures du temps lui ont fait perdre son glaive. En haut, à droite, dix gros rayons sortent d'un nuage aux volutes soigneusement arrondies : image du ciel promis aux glorieux martyrs ?

**

Dans le choix des épisodes à retenir pour composer ce récit abrégé de la vie des deux anargyres, l'artiste ou son commanditaire a fait preuve de personnalité et de discernement. Il a soigneusement retenu le jugement par Lysias et la décollation, départ et aboutissement du martyr. Voulant donner de ce dernier une idée suffisamment variée, il a choisi le supplice du feu et ajouté la flagellation. Enfin, de la vie même des thaumaturges il a retenu l'acte à la fois le plus frappant pour l'esprit, le plus caractéristique de leur profession et le plus propre à fonder leur réputation de saints guérisseurs : le miracle de la jambe noire.

S'il manifeste peu d'intérêt pour les visages, le sculpteur en montre davantage pour les attitudes, très évocatrices, et pour le pittoresque. Son œuvre mêle art et naturel, réalisme et spiritualité d'une façon à la fois savoureuse et émouvante. Elle demeure, en dépit des ravages du temps et des vers, un beau témoignage de foi populaire.

Une foi qu'attestent aussi les deux petites statuette de bois polychromes sur socle passablement mutilées, mais charmantes encore, placées au pied des deux grandes statues du retable (fig. 7). Elles relèvent de la même



Figure 7

conception iconographique que ces dernières. Mais avec plus de mouvement et les visages sont si poupins que l'on croirait des enfants plutôt que de saints personnages. A l'avant du socle est cloué un petit réceptacle à reliques en métal, où subsiste seulement le papier avec inscription manuscrite qui accompagnait les restes des deux martyrs.

Une foi qui se manifestait encore d'autre façon : par les ex-voto de cire blanche en forme de membres ou d'autres organes naguère accrochés au retable et aux murs de la chapelle et dont nous n'avons plus vu en 1964 que deux exemplaires.

Une foi dont témoignent enfin des *goigs*, ces chants populaires religieux en catalan, imprimés sur feuille volante, composés et chantés en l'honneur du Christ, de la Vierge ou du saint vénérés dans un sanctuaire donné. Ceux que es canten en la capella de la Llau, parròquia del Tech, nous sont connus grâce au pharmacien et éminent folkloriste perpignanais J. Deloncle (6). Terminons donc en adressant aux deux saints, comme les Catalans qui se rendaient en pèlerinage à La Llau, cette *tornada* empruntée à leurs *goigs* :

*Puix que Déu tant vos ama
I vos dóna tal preeminència,
Sant Cosme i Sant Damià
Llevau-nos tota dolència.*

(6) *Goigs del Rosselló, recueillis par J. Deloncle, Perpignan, 1952, in-8°, 303 p., ill. :*
page 173.

Une opérée de Blandin en 1842 ⁽¹⁾

par Claude-Georges COLLET †

Le document dont je désire vous donner lecture mérite d'être considéré comme inédit, bien qu'il ait été imprimé en 1846. C'est le récit, rédigé par un profane qui appartenait au cercle des amis intimes de la patiente. Il occupe deux pages dans la notice sur la vie et les poésies de Madame Salmon, née Angélique, Agnès Andrieu. Cette notice a été placée en tête du recueil publié par les enfants de cette dame : Auguste Salmon et Laure Boilleau, née Salmon. Ce volume était destiné vraisemblablement aux parents et aux amis de la famille. Il est peu probable qu'il ait été mis dans le commerce. Il n'est pas mentionné dans le *Guide Bibliographique de la Littérature Française de 1800 à 1906* par Hugo de Thiemes, édition de 1907, ni au nom d'Andrieu ni au nom de Salmon. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale provient du dépôt légal. Il est inscrit au Catalogue sous cette rubrique : Salmon Angélique, Agnès Andrieu, Mme Salmon. Poésies recueillies par sa fille (Laure Boilleau née Salmon), et son fils (Auguste Salmon), Paris, Imprimerie Dugestois - 1836 - in-8°, 208 pages. Cote Yé 32 890. C'est un volume orné de quelques vignettes.

Voici l'histoire de l'opérée de Blandin :

Elle était née en 1780, elle s'était mariée en 1800. En 1840, elle était âgée de soixante ans lorsqu'elle se vit placée dans la situation tragique qui nous est exposée :

« Au milieu d'une prospérité à laquelle tout concourait à l'envi, et qui semblait devoir se prolonger longtemps encore, Mme Salmon fut frappée au cœur, dans une partie de ce qu'elle avait de plus cher au monde, son époux.

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine à la séance du 19 novembre 1966.

L'éloge du Docteur Claude-Georges Collet, décédé le 24 août 1968, fut prononcée à la Société Française d'Histoire de la Médecine, par le Président Huard, le 12 octobre 1968. Il sera publié dans le prochain numéro d'« Histoire des Sciences Médicales ».

M. Salmon fut inopinément pris d'une affection cérébrale, et, après une longue et pénible agonie, expira entre ses bras, le 5 octobre 1838. Les médecins les plus célèbres avaient été appelés, les soins les plus assidus et les plus tendres lui avaient été prodigués, mais en vain : la mort fut la plus forte. A partir de cette époque, Mme Salmon ne put se relever de l'abattement où l'avait jetée une perte si cruelle. Depuis de longues années elle portait au sein le germe d'une maladie redoutable. Une tumeur indolente, et dont les progrès comme suspendus presque dès son apparition, n'avaient point altéré sa sécurité. Tout à coup, soit que la violence du chagrin eut profondément miné sa constitution pourtant si robuste, soit par toute autre cause, cette affection en apparence si bénigne, et jusqu'alors comme assoupie, se réveilla terrible. La tumeur augmenta de volume et changea de caractère : des douleurs survinrent, lancinantes, intolérables ; la peau s'ulcéra : il lui fut impossible de s'abuser plus longtemps : c'était le cancer. Pour le combattre on épuisa inutilement toutes les ressources de l'art ; chaque jour il étendait plus loin ses ravages. Une seule chance de salut, bien que douteuse, restait encore : l'ablation. Elle fut proposée. Mme Salmon s'y soumit, sans balancer et la soutint avec une admirable résolution. Trois jours après l'opération, à peine respirant d'une si rude secousse, elle s'essayait à chanter encore ; elle demandait à la poésie, pour elle, des consolations, et des actions de grâce pour son chirurgien, ses enfants, pour tous ceux dont l'affection et les soins l'avaient assistée dans cette passe horrible et contribuaient à adoucir ses souffrances. Ce chant fut le dernier. Bien que le succès parut devoir récompenser les efforts de l'habile opérateur et le courage de la malade, bien que la plaie se fut rapidement cicatrisée, et que le rétablissement sensible des forces permit d'augurer favorablement de l'avenir, le mal, en éclatant de nouveau avec plus de force, ne tarda pas à briser un si fragile espoir. Au bout de quelques mois, ses progrès effrayants nécessitèrent une opération nouvelle. Mme Salmon se résigna encore, et pendant tout le temps qu'à travers ses chairs labourées en tous sens le fer cherchait à atteindre et à extirper les racines d'un mal, qui avait envahi sa constitution tout entière, son sang-froid et sa fermeté ne se démentaient pas un seul instant : C'était une âme bien trempée ! tant d'héroïsme fut perdu. Le cancer acheva sa victime, et, après quelques semaines encore de luttes et de souffrances atroces, qui lui firent acheter bien cher le repos de la tombe, elle s'éteignit enfin, le 20 décembre 1842, dans la soixante-deuxième année de son âge. Elle voulut mourir, comme elle avait vécu, en chrétienne, et aux approches du terme fatal, elle demanda et reçut avec ferveur les derniers secours de la religion, dont elle avait, durant toute sa carrière, si fidèlement observé les pratiques et l'austère morale.

Ainsi fut enlevée à ses enfants désolés, à ses amis, et aux indigents qui la bénissaient, et aux lettres qu'elle cultivait avec succès, une femme grande par le talent comme par le caractère et le cœur, et à laquelle, pour donner au monde la mesure de sa vertu, rien n'a manqué, pas même les angoisses du martyre. »

Les deux chirurgiens qui furent appelés auprès de Madame Salmon, Jules Cloquet, né en 1790, Frédéric Blandin, né en 1798, avaient été rivaux

dans des concours, mais ils étaient unis par une estime réciproque et même par une confiance toute amicale. L'un comme l'autre ont eu une réputation d'intégrité, d'urbanité, de bonté, dont leurs confrères, leurs élèves et leurs malades furent unanimes à faire l'éloge. Blandin a succombé en 1849 et Jules Cloquet a eu le privilège d'atteindre sa 93^e année. Les deux chirurgiens étaient reconnus comme des maîtres pour leur habileté technique.

Pourquoi Blandin fut-il choisi par Madame Salmon ? je vous présente leurs portraits : Le visage de Blandin est d'une douceur pleine de charme.

Le biographe de Blandin dans le Dictionnaire Dechambre fait éloge au chirurgien du soin qu'il prenait de ménager, dans une amputation, les parties qui pouvaient avoir encore quelque utilité...

Le document que je vous ai lu, montre combien cruelle était la situation d'une femme de 62 ans qu'on devait opérer d'un cancer du sein en 1842.

Or, en cette même année 1842, un médecin de Jefferson (Géorgie, Etats-Unis) Crawford Williamson Long, qui enseignait quatre élèves, eut à opérer un jeune homme du nom de John Venable, qui portait deux tumeurs sur la nuque, et qui avait l'habitude d'inhaler de l'éther sulfurique pour en obtenir une certaine ivresse. Long eut l'idée de forcer la dose pour pratiquer l'ablation des tumeurs. L'anesthésie du patient avait été complète. C'était le 30 mars 1842. Long appliqua encore le même procédé anesthésique à plusieurs malades, mais l'importance de son initiative ne lui apparut pas, et c'est en 1845 qu'Horace Wells, dentiste américain, créa l'anesthésie au protoxyde d'azote.

(Voir : Victor Robinson M.D. *Victory over Pain* (Victoire sur la douleur), a History of anesthesia (une histoire de l'anesthésie) in-8, New York, Henry Schuman, 1946).

Appendice à une communication du 19 Novembre 1966, sur

Une opérée de Blandin en 1842 ⁽¹⁾

par Claude-Georges COLLET †

J'ai exposé à la Société, le 19 novembre 1966, dans une communication intitulée : "Une Opérée de Blandin en 1842", l'histoire de la maladie, à laquelle devait succomber, le 20 décembre 1842, Madame Salmon, née Andrieu. Cette dame était la mère d'Auguste Salmon de Champotran, dont un legs à la Faculté de Médecine de Paris permit la fondation de la chaire d'Histoire de la Médecine.

J'ai signalé qu'en cette même année 1842, un médecin américain avait exécuté, le 30 mars, une opération sur un jeune homme anesthésié par inhalation d'éther. Ce fait, premier exemple d'une anesthésie parfaite procurée par l'éther, est passé sous silence par certains historiens.

D'autres historiens l'ont mentionné, mais sans référence aux sources authentiques, et leur négligence est à l'origine d'une bévue cocasse, que je veux signaler à votre attention.

Lorsque j'ai rédigé le texte, dont je vous donne lecture, en février dernier, je ne prévoyais pas que j'aurai le regret de l'encadrer, au préalable, d'un liseré funèbre. Notre collègue, Maurice Patel, mon aîné de trois ans n'est plus là pour défendre son point de vue contre la critique, que j'étais dans l'obligation de lui présenter. Sa disparition m'afflige d'autant plus que mes souvenirs d'externat dans les hôpitaux de Lyon m'amènent à évoquer l'admiration, que nous sentions pour ce laborieux et brillant candidat aux concours hospitaliers.

Maurice Patel, en effet, s'avancait, en brûlant les étapes, vers cette chaire de clinique chirurgicale, où il devait employer ses dons de professeur et sa maîtrise d'opérateur. Candidats à l'internat, nous suivions, avec une attention exacte, toutes les compétitions, qui ouvraient aux chefs de clinique les portes des services des hôpitaux, et Maurice Patel nous apparaissait comme l'un des mieux assurés du succès.

C'est donc d'un pieux hommage à sa mémoire, que je fais précéder la critique, que je vais maintenant formuler.

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine le 24 juin 1967.

La découverte, en 1842, de l'anesthésie chirurgicale par inhalation d'éther, ai-je dit, dont Crawford Williamson Long est réellement l'inventeur, a été passée sous silence par certains historiens. Maurice Patet n'a pas évité cette omission dans l'article publié par le *Progrès Médical* d'octobre 1966. Il présente comme "la première opération faite sous anesthésie générale" celle qui fut exécutée par Warren en 1846. Le nom de C. W. Long, que j'ai cité, le 19 novembre 1966, dans ma communication : *Une opérée de Blandin*, n'était pas mentionné dans cet article. Je ne pouvais vous laisser supposer que je vous avais apporté, le 19 novembre, une information fautive. J'avais indiqué, d'ailleurs, mon informateur : Victor Robinson, dans son ouvrage : *Victory over Pain, A History of Anesthesia*, paru en 1946, à New York. L'article de Maurice Patet nous est précieux, d'ailleurs, tant par les faits qu'il rapporte, que par les explications qu'il nous propose.

Certains historiens ont donc méconnu le mérite de C. W. Long. D'autres ont commis, à propos de sa découverte, une méprise vraiment curieuse, même assez cocasse. J'ai jugé utile d'en préciser l'origine.

Je vous présente un numéro d'une revue bi-mensuelle *Anniversaires* ; publiée par un Laboratoire de produits pharmaceutiques, 82, rue Lecourbe, à Paris. Sous ce titre général : *Les grands événements médicaux*, et sous ce titre spécial *L'Anesthésie*, le Professeur Jean-Louis Faure, y publie, à la date du 29 février 1936, un exposé concis, mais complet, des faits relatifs à l'anesthésie chirurgicale, tel qu'il convenait de le présenter en 1936. Toutefois, on y relève une erreur ; mais Jean-Louis Faure, éminent chirurgien, médecin cultivé, excellent écrivain, n'en est certainement pas responsable.

"Comment C. W. Long, chirurgien d'Athènes, dit-il, a-t-il pratiqué, en 1842, sous l'anesthésie générale, trois opérations, qui restèrent inconnues ou furent oubliées ? Toute cette histoire est à reprendre. Mais c'est en Amérique, à Boston, que naquit la grande découverte, avec Horace Wells, Jackson et Morton, qui y participèrent à des titres divers.

C'est dans le *Dictionnaire Dechambre*, selon toutes apparences, que Jean-Louis Faure a puisé une partie des faits qu'il utilise. L'article *Anesthésie chirurgicale*, en effet, publié en 1878 par Maurice Perrin, 57 pages et bibliographie importante est très richement documenté ; mais il nous offre, hélas ! cette malencontreuse bévue, qui a métamorphosé en médecin grec d'Athènes, ce pur américain que fut Crawford Williamson Long. Voici ce qu'écrit Maurice Perrin, page 439 : "D'après un témoignage trop désintéressé pour être suspect, l'honneur d'une première expérimentation publique et authentique (de l'anesthésie par l'éther) revient au docteur C.W. Long, d'Athènes (*sic*). Dans une lettre adressée récemment au *Boston Medical Journal*, Jackson établit, par des *affidavit* des malades eux-mêmes, que le médecin grec (*sic*) avait, le premier, fait usage des inhalations d'éther pour diverses opérations, le 30 mars et le 5 juillet 1842 et le 9 septembre 1843. Mais ces premiers essais n'eurent aucun retentissement."

Maurice Perrin a commis deux erreurs, une première en acceptant une traduction fautive du texte de Jackson, une seconde en considérant Jackson comme un témoin désintéressé.

Il est vrai que Jackson a bien mis en évidence l'initiative improvisée de Crawford Williamson Long, initiative heureuse, mais qui demeura stérile. On a de bonnes raisons de douter que son intervention ait été inspirée par son souci de la vérité historique et par son zèle en faveur de l'équité.

Je vais résumer les deux notices que Victor Robinson a publiées, en 1946, sur ces deux personnages.

Cet auteur donne une abondance de détails bien faits pour satisfaire la curiosité de ses lecteurs américains, mais qui n'éclairent pas spécialement la psychologie de chacun de ces médecins. Je retiens surtout ceux qui caractérisent les sentiments, les habitudes de pensée, le comportement social de l'un et de l'autre, et qui expliquent la destinée de chacun d'eux et justifient l'opinion, que gardèrent d'eux leurs contemporains des Etats-Unis.

Crawford Williamson Long appartient à l'Etat de Georgie. Voici une carte de cet Etat. Elle vous montre, dans la partie nord de ce pays, les localités où s'est déroulée l'existence de ce chirurgien. Il est né à Danielsville, en 1815. Sa famille descendait de pionniers écossais-irlandais établis dans le comté de Madison. Elle appartenait à la vieille aristocratie cotonnière. Le père et la mère de Long étaient des gens instruits. Il reçut sa première instruction dans l'école de sa ville natale. A 14 ans, il fut admis au Franklin-Collège de la ville d'Athens. Il en sortit avec un diplôme qui lui permit d'enseigner à Danielsville pendant un an. Puis il commença ses études médicales auprès d'un médecin de Jefferson. Il les poursuivit ensuite au Medical-College de Lexington (Etat de Kentucky ? ou Caroline du Sud ?) puis à l'université de Pennsylvanie, à Philadelphie. Muni de son diplôme de docteur en médecine, il alla se perfectionner dans la pratique de la chirurgie à New York. Il y acquit la réputation d'un opérateur exceptionnellement habile. Il s'installa enfin à Jefferson, Georgie, où il reprit le cabinet de celui qui avait été son premier maître.

En 1842, il épousa une nièce du gouverneur de la Caroline du Nord. Ce fut cette même année, que Crawford Williamson Long employa, pour la première fois, l'éther dans une opération chirurgicale.

Long a exposé les circonstances qui l'amènèrent à tenter son premier essai d'anesthésie chirurgicale par l'éther. "Le premier malade auquel j'ai administré l'éther était M. James M. Venable, qui habitait alors à moins de deux mille de Jefferson. M. Venable me consulta, à plusieurs reprises, au sujet de l'opportunité d'enlever deux petites tumeurs, qu'il portait sur la nuque ; mais il ajournait d'une époque à l'autre, l'exécution de l'opération, par crainte de la douleur. A la fin, je lui signalai le fait, que j'avais pu me faire des contusions, sans en souffrir, alors que j'étais sous l'influence des vapeurs d'éther. Comme je savais qu'il en avait le goût et qu'il était accoutumé aux inhalations d'éther, je lui suggérai que l'opération pourrait être réalisée sans douleur, et je lui proposai d'intervenir pendant qu'il serait sous l'influence de l'éther. Il consentit à l'ablation d'une tumeur, et l'opération fut accomplie le soir même. L'éther fut administré sur une serviette à M. Venable, et, lorsqu'il fut complètement sous son influence, j'extirpai la tumeur. Elle était enkystée d'environ un demi-pouce de diamètre. Le malade continua à inhaler de l'éther durant toute la durée de l'intervention, et, lorsqu'il fut informé que celle-ci était terminée, il demeura incrédule, jusqu'à ce que la tumeur lui eût été montrée. Il ne donna aucun signe de souffrance au cours de l'opération, et il m'assura, quand elle fut achevée, qu'il n'avait pas éprouvé la plus légère douleur de son exécution."

Long opéra, un peu plus tard, d'autres patients anesthésiés par l'éther. Mais il négligea de méditer sur les causes de ses succès. Il donne, de cette indifférence, une justification qu'il me semble bien avoir imaginée après coup. "J'étais désireux, dit-il, avant de publier un travail, d'essayer l'étherisation dans un nombre de cas suffisant pour satisfaire pleinement mon esprit sur le fait de savoir, si l'anesthésie était bien déterminée par l'éther, et non pas l'effet de l'imagination, non plus que la conséquence de quelque insensibilité particulière à la douleur, chez la personne en expérience... Je décidai d'attendre, pour voir si quelque chirurgien n'élèverait pas la prétention d'avoir employé l'éther par inhalation dans les opérations chirurgicales, avant l'époque où je l'avais moi-même employé."



Crawford Williamson Long (*d'un portrait par Richard Lahey*)

L'historien Victor Robinson s'est peut-être laissé convaincre trop facilement par cette autocritique rétrospective de son personnage. L'explication la plus plausible, à mes yeux, de l'insouciance de Crawford Williamson Long se rattache, d'une part, à la qualité de son esprit, qui est celui d'un praticien, et non celui d'un homme de science, et, d'autre part, à sa toxicomanie, à son intempérance habituelle.

En 1850, Long quitta Jefferson pour s'installer à Athens, Georgie. (C'est cette résidence, que lui assignera Maurice Perrin en 1876, mais en plaçant cette ville dans le royaume de Grèce).

Pendant la guerre civile, Long fut employé dans l'armée confédérée. Il se retira avec celle-ci devant les forces de l'Union, qui occupèrent la ville. Mais, en 1857, il obtint un poste de médecin traitant auprès des troupes nordistes et il résida, de nouveau, à Athens. Il avait perdu une partie de son patrimoine et il menait une existence laborieuse et médiocre. Il était âgé de 62 ans, lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie, alors qu'il assistait une parturiente, à laquelle il avait administré de l'éther avant de l'accoucher.

Les Grecs sont des navigateurs aventureux. Plus d'un émigrant venu de l'Attique, du Péloponèse, ou de l'Archipel, s'est fixé sur le vaste territoire des Etats-Unis, et c'est pourquoi, sans doute, on trouve des villes d'Athens dans les Etats d'Alabama, Ohio, Pennsylvanie, Tennessee, Texas.

La ville d'Athens qui nous intéresse, celle de l'Etat de Georgie, n'est pas restée indifférente à cette petite part que Crawford Williamson Long pouvait s'attribuer dans la découverte des propriétés anesthésiques de l'éther. Elle a élevé un obélisque pour perpétuer le souvenir du chirurgien.

C'est le portrait d'un homme tout différent du précédent, que Victor Robinson nous présente en la personne de Charles Thomas Jackson.

Jackson est né en 1805 à Plymouth (Massachusetts), d'une famille établie depuis deux siècles dans la Nouvelle-Angleterre. Il a fait ses études dans sa ville natale, puis à Duxbury. Il entre à l'école de médecine Harvard de Boston. Il s'applique, en même temps à l'étude de la géologie et de la chimie. Ayant obtenu son diplôme de médecin en 1829, il s'embarque pour l'Europe, afin de poursuivre ses études à Paris.

Jackson est un savant authentique, un chercheur, un expérimentateur. Il explore à deux reprises les terrains de la Nouvelle-Ecosse. Il recueille, en Europe, des notions nouvelles et acquiert des relations dans le monde savant. A Paris, tout en poursuivant ses études médicales il fréquente l'Ecole des Mines et il se lie avec Elie de Beaumont. En Italie, il visite le Vésuve et l'Etna. En Auvergne, en Suisse, en Autriche, il fait de longues excursions pédestres, en fervent naturaliste. A Vienne, où le choléra sévit, en 1831, il fait de nombreuses autopsies. Avant de retourner aux Etats-Unis, en octobre 1832, il s'arrête à Paris, pour s'approvisionner en matériel de laboratoire. En revenant dans sa patrie, sur le paquebot Sully, il se lie avec un citoyen américain, qui a étudié la physique à Yale, et qui est peintre de portraits : Samuel F.B. Morse. Jackson manipule ses appareils électriques pour amuser ses compagnons de voyage. Ce spectacle donnera à Morse la première intuition, qui le conduira à inventer son télégraphe.

Revenu à Boston, en 1832, Jackson exerce, à la fois, comme médecin et comme expert chimiste. Il se marie cette même année. Sa femme lui donnera deux filles et cinq fils.



Charles Thomas Jackson

Collection du Docteur Reynolds

En 1836, il fonde un laboratoire de recherches. En 1837, il obtient des fonctions officielles d'expert dans les états du Maine et du Massachusetts. En 1847, il est chargé, par le Congrès des Etats-Unis, en qualité de géologue, d'une enquête sur les richesses minérales du Lac Supérieur.

Cette carrière de Jackson est celle d'un savant honorable, dont les Pouvoirs Publics reconnaissent les mérites. Il avance en cueillant succès après succès ; il conquiert des appuis politiques, un prestige indiscutable, une influence solide dans les milieux scientifiques.

Malheureusement, parallèlement à cette ascension sociale de l'homme de science, évolue une altération progressive de sa personnalité. Elle le dépouillera de la confiance et du respect, que lui accordaient ses contemporains, et elle lui imposera une fin misérable dans un asile d'aliénés.

Jackson était un esprit inquiet, envieux, tracassier, revendicateur. Il ne supportait pas qu'un rival s'attribuât le mérite d'une découverte, à laquelle il n'eût pas été associé, dont il n'eût pas été l'instigateur. Sa rencontre avec Morse, à bord du Sully, l'incita à se dire l'inventeur du télégraphe. Les informations, qu'il eut l'occasion de donner à Morton, sur l'usage de l'éther, lui furent un prétexte à se glorifier d'avoir inventé l'anesthésie chirurgicale. Le chirurgien militaire Beaumont, séjournant à Boston, l'autorisa à analyser le suc gastrique, que la fistule gastrique du canadien Alexis Saint-Martin laissait sourdre. Comme Beaumont, désigné pour un poste dans l'Ouest, s'apprêtait à quitter Boston avec Saint-Martin, Jackson adressa aux autorités une requête, appuyée par plus de deux cents sénateurs, pour obtenir que Beaumont fut maintenu à Boston, afin de lui permettre, à lui Jackson, de poursuivre ses analyses et ses expériences sur le suc gastrique ; et cela, sans même avoir averti le chirurgien de cette démarche. Une autre revendication de Jackson concernait la découverte du fulmi-coton. Ses réclamations réitérées auprès du Congrès finirent par le déconsidérer dans l'opinion publique.

On peut conclure, maintenant, que le Jackson, que Maurice Perrin devait en 1876 appeler comme un témoin désintéressé en faveur de la priorité de Crawford Williamson Long, était, en réalité, mû par sa rancune contre Morton par son désir de nuire à la réputation de Morton. Le témoignage de Jackson, toutefois, conserve sa valeur. La substitution de l'Athènes, capitale de l'Attique, à l'Athens de l'Etat de Georgie, n'a pas d'excuse acceptable.

Jackson fut interné au Mac Lean-Asylum, quartier de l'hôpital général des Massachusetts, en 1873. Il y mourut le 28 août 1880.

Metchnikoff à Paris *

par A. EFREMENKO

L'activité du grand savant russe Elie Metchnikoff à l'Institut Pasteur à Paris est un brillant exemple de la fécondité de la collaboration des savants de divers pays pour le bien de l'humanité. Metchnikoff était déjà un savant expérimenté quand il vint à l'Institut Pasteur. Continuant les recherches commencées en Russie, il obtint de grands succès qui ont contribué à la gloire de l'Institut Pasteur.

Les rapports de Metchnikoff et de Pasteur datent de la création, en 1886, d'un Institut de prophylaxie de la rage à Odessa, dont Pasteur suivait de près l'activité, aidant par ses conseils Metchnikoff et ses collaborateurs (Gamaléïa et Bardach). En 1887, Metchnikoff vint à Paris. Invité par Pasteur, il occupa, en 1888, les fonctions de chef de Service à l'Institut Pasteur qui avait été inauguré, le 14 novembre 1888. Pasteur toujours très bon pour son collègue russe assistait à ses conférences et, tous deux s'entretenaient par correspondance, lorsque l'un d'eux s'éloignait de Paris (1). Comme preuve de la bienveillance de Pasteur, citons sa lettre au Ministre des Affaires étrangères de France par laquelle il sollicitait, pour Metchnikoff, la nomination de chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Enumérant les mérites de Metchnikoff, Pasteur écrivait : « Le nombre de ses découvertes en histoire naturelle et en physiologie est considérable. Son désintéressement est à la hauteur de son talent. Depuis quatre ans, sollicité à maintes reprises d'accepter un traitement pour les fonctions qu'il remplit à l'Institut Pasteur avec un zèle et une assiduité au-dessus de tout éloge, il a constamment refusé » (2).

A son tour, Metchnikoff témoigna toujours de sa sympathie pour Pasteur. En 1913, il écrivait : « J'ai travaillé avec Pasteur au cours des sept dernières années de sa vie et son souvenir me sera toujours cher » (3). L'appartement de Pasteur était toujours ouvert pour Metchnikoff qui s'y rendait souvent sans cérémonies. Voici un petit billet de Pasteur qui en est une preuve : « Mon cher Metchnikoff, si vous pouviez sans trop vous déranger monter chez moi un de ces matins, j'ai à vous dire quelques mots. Mille amitiés. - L. Pasteur » (4).

(*) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine, le 25 novembre 1967.

De nos jours, il n'est pas facile de réaliser l'importance du rôle de Metchnikoff dans la vie de l'Institut Pasteur. Non seulement Metchnikoff, selon les paroles de Roux, ami et disciple de Pasteur (5), avait apporté le prestige de son nom mais il avait grandement contribué à la gloire de l'Institut Pasteur par les travaux de son école. Il luttait pour de nouveaux principes de travail et, avant tout, pour la collectivité. Aussi insistait-il sur la valeur de l'observation, sans l'opposer toutefois à la recherche expérimentale. Avec le concours de Metchnikoff, l'Institut Pasteur acquit le caractère d'une organisation internationale où, à côté des Français, travaillaient avec succès les représentants de plusieurs pays, mais les Russes y étaient en plus grand nombre.

Metchnikoff fut chef de service jusqu'en 1904. A ce moment, il fut nommé sous-directeur, responsable des recherches scientifiques. L'autre sous-directeur, chargé des fonctions administratives, était l'éminent savant et collaborateur de Pasteur, Charles Chamberland.

Le désintéressement et l'abnégation de Metchnikoff dans le domaine de la science, son érudition, son objectivité et son intransigeance lors de la discussion de problèmes scientifiques, sa bienveillance pour toutes les personnes, quelle que soit leur position sociale, lui valurent un très grand prestige. Et c'était à l'Institut Pasteur où régnait l'esprit pastorien et où travaillaient Roux et Nocard, si haut placés dans l'opinion publique.

C'est par un désintéressement complet que Metchnikoff refusa tout traitement pour les fonctions qu'il remplissait pendant les premières années de l'Institut Pasteur. C'est aussi par désintéressement qu'il n'accepta pas les propositions les plus brillantes de situations en d'autres pays (Etats-Unis, Angleterre, Russie). En 1906, par exemple, on proposa à Metchnikoff une chaire à Oxford avec un traitement de 3 000 livres sterling (6), presque dix fois plus que ce qu'il recevait à l'Institut Pasteur.

Tous reconnaissaient la rare érudition de Metchnikoff. Roux lui écrivit : « ... comme vous lisez tout, que vous savez tout, chacun puise en vous le renseignement dont il a besoin, la substance d'un mémoire qui vient de paraître et qu'il ne lira pas... Votre érudition est si vaste et si certaine qu'elle sert à toute la maison » (7). Besredka, successeur de Metchnikoff dans ses fonctions de chef de service, écrira plus tard : « Il était pour nous, ses collaborateurs, une bibliographie vivante » (8).

Metchnikoff prenait une part active à toutes les entreprises de l'Institut Pasteur, y compris les cours de microbiologie, organisés depuis 1889. Il enseigna à tous les cycles des cours qui eurent lieu pendant sa vie. Plusieurs fois Metchnikoff fut chargé de représenter l'Institut Pasteur à diverses réunions solennelles (par exemple, le centième anniversaire de la naissance de Darwin, en 1909, l'inauguration du monument de Pasteur à Melun, en Seine-et-Marne, etc.).

Voulant contribuer à la prospérité de la Maison, Metchnikoff faisait beaucoup pour attirer des dons en faveur de l'Institut Pasteur. Lui-même

versa les 5 000 francs qui lui avaient été décernés par le Congrès international de médecine à Madrid, pour l'achat d'un singe anthropoïde dont il avait besoin pour sa première tentative de la reproduction expérimentale de la syphilis (9). Metchnikoff participa aussi à la législation du don d'Osiris (plus de 30 millions de francs), au profit de l'Institut Pasteur. Ce don permit d'organiser de nouveaux laboratoires et assura pour longtemps le fonctionnement normal de la Maison.

La popularité de Metchnikoff était due aussi à ce qu'il était toujours accessible et bienveillant pour tous, y compris pour les membres des familles des collaborateurs de l'Institut Pasteur. Pour tous, il avait toujours des paroles bienveillantes et, quand il le fallait, ajoutait une aide pécuniaire.

Le meilleur ami de Metchnikoff à Paris était le directeur de l'Institut Pasteur, le Docteur Roux. Dans les archives de Metchnikoff à Moscou, il y a un grand nombre de lettres de Roux écrites à son ami russe. Le célèbre savant français témoignait d'un vif intérêt pour ce qui se passait en Russie, demandait des détails et suivait avec inquiétude les péripéties de la guerre russo-japonaise (1904-1905).

Ce serait une grande erreur de penser que Metchnikoff était un savant qui ne s'intéressait qu'à des recherches scientifiques. Il prenait une part active à la vie de la colonie russe et avait été élu « président honoraire » de la Société des journalistes russes à Paris. Il trouvait aussi le temps d'aller dans des réunions mondaines où il devenait un aimable et intéressant causeur, connaissant bien la vie et les hommes.

Comme nous l'avons déjà dit, Metchnikoff était toujours accessible à tous, c'est pourquoi on s'adressait à lui pour les choses les plus diverses. « Si je voulais décrire toutes les visites que je reçois à l'Institut — écrivait Metchnikoff à sa femme, en 1902 — j'aurais, sans doute, à écrire tout un cahier » (10). « Une personne — notait-il le 18 août 1903 — est même venue pour être traitée pour une lithiase » (11). Une semaine après, le 25 août 1903, il écrivait : « Une américaine est venue faire examiner des chatons auxquels elle avait injecté de l'atropine » (12), et ainsi de suite.

Le séjour de Metchnikoff en France fut important pour une autre raison encore. Grâce à lui on connut mieux les russes et leur science, ce qui augmenta leur prestige aux yeux des critiques étrangers. Un contemporain de Metchnikoff écrivait : « Quand on parlait à l'étranger de notre état arriéré et de notre médiocrité, nous disions « notre Tolstoï, notre Metchnikoff... » et c'en était assez... les méchantes langues gardaient un silence respectueux » (13).

Metchnikoff vécut à Paris vingt-huit ans. Cependant, il ne faut pas penser qu'il avait perdu le contact avec sa grande patrie. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, il resta Russe par son esprit et par sa citoyenneté. Tout ce qui se passait dans la vie de la Russie, la question agraire y comprise, avait un grand intérêt pour lui. Quand, en 1892, une épidémie de choléra commença à sévir en Ukraine, Metchnikoff accourut de Paris pour prendre part à la lutte. Depuis son installation à Paris, Metchnikoff se rendit sept fois en Russie : en 1889, 1890, 1892, 1894, 1902, 1909, 1911.

Aux yeux du Gouvernement et des Français, Metchnikoff resta un étranger. Son permis de séjour, daté du 5 août 1914, en est la preuve (14). Mais cela ne l'empêchait pas d'être au mieux avec les Français. Roux a justement dit dans son allocution à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la naissance de Metchnikoff qu'il avait conclu une alliance franco-russe avec l'Institut Pasteur bien avant qu'une idée pareille naquît chez les diplomates (15).

Nous n'exagérons pas en affirmant que les mérites de Metchnikoff dans le rapprochement des deux sciences : russe et française, sont exceptionnelles. On peut juger de la bienveillance et de la sympathie que les Français avaient pour Metchnikoff par leur réaction lors de son décès. Toute la France prit à cœur la mort de Metchnikoff. Bien que les hostilités battissent leur plein (juillet 1916), plusieurs revues et journaux français publièrent des articles nécrologiques. Ils soulignaient que le défunt avait grandement mérité de la science mondiale et remarquaient que le nombre des travaux et des recherches effectués par Metchnikoff aurait suffi à remplir la vie de plusieurs chercheurs. Aussi l'appelaient-ils « orgueil » de la science française et aussi de la science russe. Le *Petit Journal* écrivait que la perte faite par la science était irréparable. Un autre journal notait que la France serait toujours reconnaissante à Metchnikoff.

La grande popularité de Metchnikoff est prouvée par l'épisode suivant : le disciple de Metchnikoff, Alexandre Besredka, était aux armées quand il apprit la nouvelle de la mort du savant. Voici comment il relate la réaction des médecins mobilisés à l'annonce de cette disparition : « La grande cloche de l'hôpital militaire de Bar-le-Duc sonne midi. Une cinquantaine de médecins de tout grade et de tout âge s'engouffrent dans le vaste baraquement qui sert de popote aux officiers. Une cordialité, exempte de toute contrainte, unit ces praticiens mobilisés, jeunes ou vieux, accourus de tous les points de la France, heureux d'être à la peine et de se sentir les coudes.

» Des groupes se forment. On commente les événements du jour, avec une chaleur et un franc-parler, inconnus des réunions médicales en temps de paix.

» Un camarade apporte de la ville la nouvelle de la mort de Metchnikoff. Aussitôt toutes les conversations s'arrêtent. Il n'est plus question de communiqué, ni des grands blessés arrivés cette nuit, on ne savoure plus la « dernière » du médecin chef. C'est Metchnikoff qui s'empare de toute l'assistance ; c'est sa personnalité, son œuvre qui sont maintenant sur toutes les lèvres. Je passe d'un groupe à l'autre ; j'écoute parler mes camarades. Ceux qui avaient eu l'occasion d'approcher Metchnikoff rappellent sa figure originale, attirant déjà la légende, devenue parmi les plus populaires de Paris ; sa démarche pesante, tout d'un bloc, en roulis, donnant l'impression de volonté et de vigueur ; ses yeux, abrités derrière les lunettes, pétillants de malice et de bonté ; sa simplicité, son abord invariablement accueillant...

» D'autres vantent son érudition et sa mémoire prodigieuse qui faisaient

de Metchnikoff une bibliographie vivante, d'autant plus agréable à consulter que l'on avait l'air, en le faisant, de l'obliger.» (16).

Les milieux officiels de France ne restèrent pas non plus indifférents à la mort de Metchnikoff. Le président de l'Académie des sciences, Périer, en terminant son allocution nécrologique, dit que le savant avait indiqué la voie qui conduirait tous ceux qui voudraient la suivre à la réalisation de ses hautes aspirations (17).

Le Gouvernement français présenta ses condoléances à l'Ambassadeur russe à Paris, et le drapeau tricolore qui flottait au-dessus de l'Institut Pasteur fut mis en berne, cravaté de crêpe.

Encore du vivant de Metchnikoff, l'expédition antarctique française de Charcot, pour rendre hommage au savant russe, donna, en 1904, son nom au cap de l'île de Brabant qui est, par ses dimensions, la deuxième île de l'archipel de Palmère (Antarctique d'Ouest). Cette île est située au 64°3' de latitude sud et au 62°53' de longitude ouest.

Les publications de l'Institut Pasteur du début du siècle et contemporaines, témoignent de l'importance de l'activité de Metchnikoff pour la Maison. Le Dr Roux, directeur, prononçant, en 1913, une allocution solennelle à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Institut Pasteur, a surtout parlé des travaux de Metchnikoff et de ses collaborateurs.

Faisant le point de l'activité de l'Institut Pasteur, au cours des dix premières années de son existence, Albert Delaunay (18), auteur d'un essai historique publié récemment, écrit que dans la vie de l'Institut Pasteur de cette époque, il y eut deux faits de grande importance : la lutte contre la phagocytose et les recherches de Roux sur la toxine diphtérique et la sérothérapie.

Ce que Metchnikoff a fait pour la science et pour le rapprochement des savants des divers pays, surtout des savants russes et français, ne sera jamais oublié.

BIBLIOGRAPHIE

1. A. EFREMENKO. — 1) Lettres de Pasteur aux savants russes, *Microbiologie*, 1957, t. 26, fasc. 3, 397-400. 2) Supplément à la correspondance de Pasteur avec les savants russes. *Journal de microbiologie, épidémiologie et immunologie*, 1957, n° 5, 126-130. 3) Supplément à la correspondance de Pasteur avec les intellectuels russes. *Frantsouski egegognik*, 8, 1966 (sous presse). En russe.
2. PASTEUR. — Correspondance, Paris, 1951, IV, 338-339.
3. *Ogoniek*. — 1916, 29. En russe.
4. L'original est à la section moscovite des Archives de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., f. 584, n° 3803. La date du 24 octobre 1889-1890 est écrite au crayon, d'une autre main.

5. *Annales de l'Institut Pasteur*. — 1915, 29, 362.
6. S.I. VITTE. — Mémoires, 1923, 3, 299-300, en russe.
7. *Annales de l'Institut Pasteur*. — 1915, 29, 362.
8. *Priroda*. — 1926, 7-8, 35. En russe.
9. Les premières expériences heureuses de la reproduction de la syphilis chez le singe ont été effectuées par E.F. Sperk à la station pasteurienne à Saint-Pétersbourg, en 1888 (E. Sperk, œuvres complètes, Paris, 1896, 2, 613 et 673).
10. Archives de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., section moscovite, f. 584, invent. 6, unité de cons. 56, p. 7.
11. *Idem*. — f. 584, invent. 6, un. de cons. 56, p. 46.
12. *Idem*. — f. 584, invent. 6, un. de cons. 56.
13. *Rannié outro*. — Juillet 1916, n° 154. En russe.
14. Archives de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., section moscovite, f. 584, invent. 2, un. de cons. 46, p. 1.
15. *Annales de l'Institut Pasteur*. — 1915, 29.
16. A. BESREDKA. — Histoire d'une idée, Paris, 1921.
17. *Birgevie védomosti*. — 5 juillet 1916, n° 15160. En russe.
18. A. DELAUNAY. — L'Institut Pasteur et les grands laboratoires français, Paris, 1960, p. 16.

DISCUSSION

M. Wong remercie Mlle Wrotnowska de sa présentation élégante et souligne le rôle des femmes dans l'œuvre d'Elie Metchnikov. Ce dernier épousa en première noce Lioudmilla Vasilévna (1868), née Fédorovitch. Or, cette dernière était la nièce du Professeur de botanique Andréi Nikolaévitch Békétov, recteur de l'Université de Saint-Pétersbourg (1876-1883), qui fut un ardent propagandiste du Darwinisme en Russie. Il fut chargé de la rédaction de la Grande Encyclopédie Impériale (Section des Sciences biologiques) et traita de questions d'histoire de la médecine qui, peut-être, influencèrent Elie Métchnikov.

La seconde femme de Metchnikov, Olga Nikolaévna Metchnikova (née Bélokopytova), fonda le musée Metchnikov (1926) de Moscou et vécut à Paris où elle mourut (1944). Elle laissa une biographie de Métchnikov.

Le professeur A. Gaissinovitch a recueilli les **Souvenirs** de Métchnikov en russe et en a donné la traduction française (Moscou, 1959). Le Professeur Iou. I. Polianskii (Moscou-Léningrad, 1955) et ses collaborateurs ont dépouillé la correspondance de A.O. Kovalévskii et I.I. Métchnikov (1866-1900) dans les Archives de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

M. Wong se permet d'attirer l'attention des membres de la Société sur les importants fonds slaves (Bibliothèque Nationale, Ecole des Langues Orientales, Académie de Médecine, Institut d'Etudes Slaves, etc.), des bibliothèques françaises.

M. le Professeur Huard confirme l'intérêt de ces recherches.

La thèse de doctorat du Professeur Adrien Proust et le pneumothorax essentiel, sans perforation (Paris 1862) ⁽¹⁾

par Roger AMSLER.

Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine d'Angers

A l'exposition que la Bibliothèque Nationale consacra à Marcel Proust en 1965, des documents nombreux concernaient le père de l'écrivain. Celui qui connaîtra une célébrité bien plus étendue en devenant « Le Père de Marcel Proust », conquiert une notoriété dans le domaine médical par sa valeur propre. Le Docteur Robert Soupault, grâce à son « Marcel Proust, du côté de la médecine » paru en 1967 (PLON), apporte une somme définitive à la connaissance et à la compréhension du romancier. Il a étudié de façon pertinente « Le Professeur Adrien Proust » dans un article de « Médecine de France » (N° 172 - 1966), traçant une vigoureuse fresque de ce personnage à la carrière rapide au sein de la Faculté de Médecine de Paris. Sa vocation pour la médecine avait été irrésistible. Il devenait Docteur en Médecine à 28 ans. Au n° 24 de l'exposition proustienne était exposée la « thèse inaugurale » de ce futur maître : « Adrien Proust. Du pneumothorax essentiel ou pneumothorax sans perforation ». Paris - Rignoux 1862, gr. in-8°, présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 décembre 1862. Exemplaire portant l'envoi autographe suivant « A ma mère. A Proust » précise l'excellent catalogue.

Ce titre retint mon attention de phtisiologue, plus que de « proustien ». Il y avait là l'énoncé d'un « suspens » ! J'ai obtenu facilement de l'amabilité de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris la photocopie de ce travail. Je devais m'instruire rétrospectivement sur un sujet qui m'est familier. C'est l'analyse de cette étude que je désire exposer. On me pardonnera d'y inclure parfois des commentaires ! Qu'est-ce qu'un « pneu-

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine, le 27 avril 1968.

mothorax essentiel » ? C'est l'irruption d'air entre les plèvres sans que l'on puisse détecter du vivant du malade, ou à l'autopsie, une perforation de la plèvre. Même à l'autopsie, absence de perforation décelable. On meurt souvent de cette affection : sur 25 observations étudiées dans ce travail, 13 se terminent par la mort ! L'auteur a rassemblé pour parvenir à ce chiffre de 25 cas, toute la littérature publiée qu'il a pu réunir, en France et à l'étranger, répondant à ce syndrome particulier ! D'esprit très critique, il demeure d'ailleurs sceptique sur l'exactitude des diagnostics portés sous cette rubrique par les différents auteurs. Lorsqu'on lit ces observations, on partage cette opinion, car une fantaisie aimable semble avoir présidé aux conclusions étiologiques. Il n'y avait pas de vérification radiologique alors ! Les cliniciens de cette époque se basent sur les signes classiques pour estimer qu'il existe un pneumothorax : souffle amphorique, et surtout le tintement métallique. Le tympanisme est noté, la déviation du cœur. Dans certains cas, l'apparition fut brutale, après un effort violent. Parfois, les signes apparus rapidement rétrocedent de même. Mais le plus souvent, l'imbroglio est total : Pyothorax tuberculeux, perforations cavitaires sont vraisemblables mais non précisées. La tuberculose est dans certaines observations une trouvaille d'autopsie. Une description est curieuse : un médecin de la Faculté de Paris, âgé de 36 ans a été soigné par Laënnec (mai 1882). Il diagnostique un pneumothorax consécutif à la pleurésie en cours. On n'avait pas recherché la succussion de peur d'effrayer le malade. Au 51^e jour de la maladie, le décès survient. Au cours de l'autopsie : « A l'instant où le scalpel pénétra dans le côté gauche de la poitrine, il s'échappa avec sifflement une assez grande quantité de gaz inodore ». On trouve des cavernes tuberculeuses.

La constatation au cours des autopsies de ce sifflement d'air lorsqu'on ponctionne au scalpel entre les côtes semble très importante. Elle est relatée plusieurs fois. Mais comment affirmer qu'il s'agit « d'un pneumothorax essentiel sans perforation » ? Eventualité qui éveilla ma curiosité. Là encore, c'est au cours de l'autopsie, qu'on peut se faire une idée exacte : on insuffle la trachée, le poumon étant immergé dans l'eau, s'il ne se dégage pas de bulles, c'est alors la certitude de l'absence de perforation. Aujourd'hui, on sait que des perforations infimes peuvent entraîner d'importants pneumothorax et se refermer rapidement, de façon spontanée. Et de tels pneumothorax n'obéissent pas à la description symptomatologique classique : pas de souffle amphorique ni autre, pas de tintement métallique ; le pneumothorax est muet et bien difficile à affirmer sans la vérification radiologique ! Des sujets vaquent à leurs occupations pendant des jours, ou des semaines, avec un pneumothorax total !

Les partisans du Pneumothorax sans perforation parviennent tout de même à expliquer sa formation : « Il s'agit de gaz secrété dans la cavité pleurale, cette sécrétion étant le résultat d'une pleurésie légère qui compliquait l'inflammation pulmonaire ». Voici encore une relation extraordinaire : en 16 heures, les signes d'auscultation d'un important Pneumothorax droit disparaissaient, « démontrant que l'air si soudainement épanché avait été absorbé avec une égale rapidité et qu'il était remplacé par le poumon

congestionné et enflammé ». Certes, c'est se contenter facilement de justifications mythiques, qui par la vertu d'affirmations assez gratuites, permettent d'édifier la conception de ces pneumothorax sans perforation, aussi spontané que la génération du même nom ! La discussion, aujourd'hui ne s'attarde même pas à refuter ces arguments improvisés.

Proust fait montre d'une grande indépendance d'esprit. Malgré les cautions qui soutiennent semblables entités, il met en doute l'existence même du pneumothorax qu'aucune autopsie ne vérifiera. Pour les autres, il n'admet pas la genèse invoquée, ni les justifications avancées pour individualiser cette forme du « Pneumothorax essentiel, sans perforation pleurale ».

La thèse n'est pas très longue. Et au fond elle n'est pas plus fastidieuse à lire que bien des travaux publiés de nos jours ! Il a dû œuvrer terriblement pour parvenir à réunir les 25 observations rapportées ! En 1862, les services de documentation bibliographique n'existaient guère !

La présentation de son travail est fort habile. Il ménage un véritable suspens jusqu'à la fin ! Son titre propose, en quelque sorte, l'énigme de cet épanchement gazeux qui occupe une plèvre... et cela sans perforation ! Il rapporte les cas rassemblés et authentifiés parfois par des signatures célèbres. On trouve invoquée à plusieurs reprises « l'exhalation gazeuse » comme explication essentielle du phénomène. « Exhalation » ? Le Larousse définit : « évaporation lente et continue qui se produit à la surface de la peau et au niveau des poumons ». Il est donc admis à cette époque que par cette exhalation, de l'air peut se former qui envahit la plèvre, sans l'existence d'une fistule faisant communiquer l'espace interpleural et l'intimité du poumon. Laënnec lui-même affirme, dans l'observation N° XVII, devant un pneumothorax succédant à une pleurésie avec épanchement : « J'ai conclu que le pneumothorax n'était pas l'effet d'une fistule pulmonaire, mais le produit d'une exhalation de la plèvre et que le liquide séro purulent était absorbé à mesure que l'épanchement aériforme augmentait ». Exhalation ? Encore un mot dont la fortune ne s'est pas maintenue en médecine. Le destin des mots a de ces cruautés !

Quel mécanisme est invoqué, en définitive, pour expliquer cette catégorie de Pneumothorax sans perforation ? Une inflammation de la plèvre provoque un épanchement. Et c'est à partir de celui-ci que le phénomène d'exhalation provoque l'apparition du gaz qui va écarter les plèvres l'une de l'autre. La guérison est obtenue par un mécanisme inverse, le gaz étant résorbé par le liquide. Mais si le liquide augmente, le pyothorax ou l'excès de la masse liquidienne, vont être fatals au malade, et permettre l'autopsie !

Après avoir exposé objectivement les faits invoqués, après avoir également mis en lumière les idées admises officiellement, le Dr Adrien Proust attaque brusquement. Il réfute l'existence de cette « exhalation gazeuse » de la plèvre dont il n'a trouvé aucune preuve au cours de ses recherches. C'est une affirmation gratuite. Et c'est pourtant sur ce mécanisme que repose l'identification d'une forme de pneumothorax spéciale. Il est magnifique de précision, lorsqu'il conclut textuellement : « Le Pneumothorax

essentiel, ou sécrétion d'air dans la plèvre, est contraire aux données physiologiques généralement acceptées ». Il estime sa réfutation totale et définitive, et il affirme qu'il existe toujours une perforation pleuro-pulmonaire à l'origine d'un pneumothorax.

Ma curiosité rétrospective était satisfaite, car les conclusions du Dr Adrien Proust sont tout à fait conformes à nos connaissances actuelles : La radiographie, la tomographie et surtout la pratique de la pleuroscopie, ont permis de voir, de localiser, les fistules même lorsqu'il s'agit de minimes bulles pleurales perforées. Et il n'est plus question d'autopsie heureusement !

Cette thèse fut soutenue le 29 décembre 1862. Par un surcroît de curiosité, j'ai consulté le chapitre « Pneumothorax » dans le Manuel de Pathologie interne de Dieulafoy (Dixième édition 1897, Masson et Cie). Le grand clinicien est formel : Il ne faut plus parler d'exhalation. Le liquide pleural ne peut engendrer du gaz ! « Le pneumothorax résulte donc toujours d'une perforation de la plèvre et la perforation se fait du poumon vers la plèvre ou de la plèvre vers les poumons. » Et un renvoi cite la référence : Proust, thèse de Paris 1865. Ce qui est une erreur (légère) de millésime !

Adrien Proust avait eu beaucoup de courage pour s'inscrire en faux contre des assertions officielles, mais il avait pour lui de proclamer la vérité ! Cela ne devait pas l'empêcher de faire cette carrière régulièrement et magnifiquement ascendante que l'on connaît !



Médecine et Culture

Tel était le titre d'un symposium qui a eu lieu à Londres, du 26 au 29 septembre 1966, dans le cadre de la **Wellcome historical medical museum and library**, si familier aux historiens de la médecine, sous les auspices de la **Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research** de New-York.

Ces deux organismes avaient pris conjointement la responsabilité de cet échange de vue.

Participaient aux débats, présidés par Lors Cohen of Birkenhead, président de la **Royal Society of Medicine**, les personnalités suivantes :

MM. John Z. Bowers, Josiah Macy, Jr. Foundation (New-York). — Jeanne L. Brand (National Institute of Mental Health Department of Health, Education and Welfare Bethesda, Maryland). — A.C. Crombie (All Souls College, Oxford). — E.R. Dodds (Cromwell's House, Oxford). — John Dodds (School of Humanities Stanford University, California). — Iago Galdston (Department of Mental Health State Health Services Building, Hartford, Connecticut). — Mirko Drazen Grmek (Paris). — Francisco Guerra (The Wellcome Historical Medical Library). — Ruth Hodgkinson (Londres). — Pierre Huard (Paris). — Douglas Hubble (Institute of Child Health University of Birmingham, Birmingham). — K.D. Keele (Hospital d'Ashford). — Nandkumar H. Keswani (New-Deli). — T. Adeoye Lambo (University of Ibadan, Nigeria). — Hugh R. Leavell (New-Delhi). — Sir Aubrey Lewis (Institute of Psychiatry The Maudsley Hospital, Londres). — Thomas MsKeown (University of Birmingham Medical School, Birmingham). — J.N. Morris (Medical Research Council, Londres). — Joseph Needham (Cambridge). — Sir George W. Pickering (Oxford). — Michael Polanyi (Oxford). — F.N.L. Poynter (The Wellcome Historical Medical Museum and Library). — Jean Théodoridès (Paris). — R. Titmuss (The London School of Economics and Political Science). — J.S. Weiner (Londres). — M. Wong (Paris).

Les organisateurs du symposium étaient le Docteur Galdston et le Docteur Noël Poynter, représentant, tous deux, les deux organismes, promoteurs du symposium.

Les médecins étaient, comme on le voit, mis au coude à coude avec des juristes, des économistes, des éducateurs, des psychologues et des historiens.

Cette confrontation était nécessaire eu égard au thème proposé. Il s'agissait, en effet, d'évaluer, à la fois, le rôle historique de la médecine dans la genèse et les mutations des civilisations et également son rôle actuel dans un monde changeant où les problèmes médicaux qui se posent aux pays très développés sont différents de ceux qui retiennent l'attention des pays économiquement moins avancés. De fructueux parallèles furent donc établis entre les médecines occidentales et les médecines asiatiques et sud-américaines et les médecines traditionnelles de l'Afrique. Le rôle de la religion et du contexte économique dans le développement de la médecine, celui de la médecine en tant que facteur social ; le **curriculum** des études médicales, l'aspect artistique et scientifique de la profession médicale ; le comportement du malade et du médecin furent l'objet de substantiels développements, de la part des meilleurs spécialistes des questions traitées.

Les communications et les discussions en séance furent conduites avec beaucoup d'autorité et de courtoisie par Lord Cohen qui pour chacun eut un mot amical. Elles furent heureusement complétées par des entretiens particuliers, au cours d'excellents repas pris en commun, soit au Wellcome Building, soit à la Royal Society of Medicine, soit à l'Hotel Bowers.

On doit féliciter le **Wellcome Trust** et la **Wenner-Gren Foundation** d'avoir fait de ce symposium une brillante réussite, à laquelle collaborait un automne londonien particulièrement doux et souvent ensoleillé.

P. HUARD.

Symposium international sur l'histoire de l'éducation médicale

Los Angelès (Californie)

Financé par la **Josiah Mary K.R. Foundation**, il s'est déroulé sous les auspices du département d'histoire de la médecine de la Faculté de Médecine de l'U.C.L.A., dirigée par le Professeur C.D. O'Malley. Du 5 au 9 février 1968, les participants ont entendu, outre les souhaits de bienvenue du doyen Sherman M. Mellinkoff et les remarques préliminaires du chancelier Franklin D. Murphy, les rapports suivants, groupés en quatre sections :

1) Les débuts de l'enseignement médical en Occident ont été ainsi étudiés :

Antiquité classique : Fridolf Kudlien, Professeur à l'Institut für Geschichte der Medizin und Pharmacie der Christian-Albrechts- Universität, Kiel, Allemagne.

Islam : Sami Hamarneh, Conservateur, Division of Medical Sciences, Smithsonian Institution, Washington, D.C.

Moyen-Age : Charles Talbot, médiéviste, Wellcome Historical Medical Museum and Library, Londres.

Renaissance : C.D. O'Malley, Professeur d'Histoire de la Médecine - UCLA.

2) La période moderne occidentale était couverte par les rapports :

a) Pour l'**Italie** de : Luigi Belloni, Directeur de Istituto di Storia della Medicina - Milan.

b) Pour la **France** de : Charles Coury, Chaire d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie, Faculté de Médecine de Paris.

c) Pour l'**Allemagne** (1600-1850) de : Johannes Steudel, Directeur du Medizin-Historisches Institut der Rheinischen Friedrich - Wilhelms - Universität, à Bonn.

d) Pour l'**Allemagne** après 1850 de : Hans Simmer, Professeur d'Accouchements et d'Histoire de la Médecine, UCLA.

e) Pour la **Hollande** de : G.A. Lindeboom, Professeur de Médecine, Free University, Amsterdam.

f) Pour **Vienne** de : Mme Erna Lesky, Directeur de l'Institut für Geschichte der Medizin der Universität, Vienne.

g) Pour l'**Angleterre** du : Docteur F.N.L. Poynter, Directeur du Wellcome Historical Medical Museum and Library à Londres.

h) Pour l'**Ecosse** de : L.R.C. Agnew, Professeur associé d'Histoire de la Médecine, UCLA.

i) Pour la **Scandinavie** de : Wolfram Kock, directeur du Medicin-historiska Museet, Stockholm.

3) L'histoire de l'éducation médicale dans l'Europe orientale et l'Extrême-Orient fut traitée :

a) Pour les **Nations slaves** par : Mirko Grmek, Centre National de la Recherche Scientifique et Rédacteur en chef des archives internationales d'histoire des Sciences, Paris, France.

b) Pour l'**Inde** par : Nandkumar H. Keswani, Professeur à All-India Institute of Medical Sciences, New Delhi.

c) Pour l'**Extrême-Orient** (Japon exclu) par : Pierre Huard, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV^e section).

d) Pour le **Japon** par : John Z. Bowers, Président de la Josiah Macy, Jr. Foundation, New-York.

4) Les particularités de l'Hémisphère occidental furent traitées :

a) En ce qui concerne l'**Amérique espagnole** par : Francisco Guerra, Research Fellow Wellcome Historical Medical Museum and Library, Londres.

b) Pour les **Etats-Unis** jusqu'à 1900 par : W.F. Norwood, Professeur, Loma Linda University, Los Angeles.

c) Pour les **Etats-Unis** au XX^e siècle par : John Field, vice-doyen de l'Ecole de Médecine, UCLA.

Ces rapports feront l'objet d'un ouvrage collectif qui sera édité par l'imprimerie de l'UCLA.

P. HUARD.

ERRATUM

Au compte rendu des activités de la sous-section d'Histoire des Sciences au 93^e Congrès des Sociétés Savantes (Tours, avril 1968) (fasc. 2, 1968, p. 118) a été omise parmi les communications traitant d'Histoire de la Médecine celle du Dr J. Godonnèche qui a rappelé quels avaient été les principaux médecins de Châtel-Guyon ayant laissé une œuvre écrite entre 1840 et 1878, évoquant notamment les noms de Deval, Aguilhon père, Chaloin, Huguet. Nous nous excusons de cette omission auprès de notre confrère.

P. HUARD et J. THEODORIDES.

Analyses d'ouvrages

Dr Paul GANIERE - Ils étaient aussi médecins. 1 vol. 400 pages de format 13,5 x 21 cm. Librairie Académique Perrin - Paris, 1968.

Abandonnant momentanément les problèmes médico-napoléoniens qui lui ont valu le grand prix Gobert de l'Académie Française pour son ouvrage sur Sainte-Hélène (Librairie Académique Perrin), notre collègue a réuni en un volume une quinzaine d'études toutes passionnantes sur des médecins plus connus du grand public pour leurs activités paramédicales que médicales proprement dites.

Le titre choisi « Ils étaient aussi médecins » précise bien l'esprit de la sélection opérée par l'auteur.

Si les vies de Nostradamus, Renaudot, Marat, Littré, Servet, Quesnay, Clemencau, Buchez, sont bien connues des historiens de la médecine, d'autres comme celles de Morlin, de Struensee ou de Zamenhof père de l'Espéranto, sont plus ignorées. Les unes comme les autres nous apportent des vues et des documents nouveaux ou peu explorés et il faut savoir gré au Docteur Ganière, que nous sommes heureux de féliciter pour sa réélection à la présidence du groupe des écrivains médecins, de nous les avoir signalés dans sa bibliographie.

André PECKER.

Aidan COCKBURN. - Infectious diseases. Their evolution and eradication. 1 vol. 1967. 402 pages - Charles C. Thomas. Publisher. 301-327 East Lawrence Avenue - Springfield, Illinois, U.S.A.

Cet important ouvrage, fruit de la collaboration de nombreux spécialistes, est essentiellement un ouvrage de philosophie médicale. Il envisage davantage ce que pourrait être l'évolution des maladies infectieuses — et leur éventuelle éradication — au cours des prochaines décennies plutôt que ce qu'elle fut dans le passé. Il y est cependant fréquemment fait allusion à l'Histoire et même à la pré-histoire, et comme tel, l'œuvre d'Aidan Cockburn ne peut laisser indifférent l'Historien de la Médecine.

Déjà en 1963, l'auteur avait publié chez John Hopkin Press de Baltimore, un ouvrage dont le sujet « Evolution and Eradication of Infectious Diseases » était bien proche de celui de ce nouveau livre. Le développement en est certes différent, mais l'idée directrice identique évoquera chez de nombreux lecteurs l'œuvre de Charles Nicolle. Si chaque maladie infectieuse est sous la dépendance de l'agent pathogène de l'hôte et de l'environnement, « sa naissance, ses modifications d'expression, voire sa disparition sont soumises à tout changement intervenant dans l'un quelconque de ces composants » (Cockburn, 1963).

La première partie de l'ouvrage consacrée à la pré-histoire et à l'évolution connue ou simplement supposée de plusieurs maladies transmissibles débute par un passionnant chapitre sur l'origine de la vie dû à Cyril Ponnaperuma, chef de la Section de l'Evolution Chimique du Centre de Recherches de la NASA. Vient ensuite un chapitre sur les premières preuves de vie dans lequel l'auteur, Preston Cloud, professeur de Géologie à l'Université de Californie à Los Angeles, traite des conditions d'apparition des premiers fossiles, il y a quelque 700 millions d'années. Puis, c'est Aidan Cockburn qui étudie le développement du parasitisme et les infections des primates et donne un intéressant aperçu sur l'origine de la syphilis. Dans le chapitre suivant de paleoepidemiologie dû à Cockburn, Biddle et Andersan, ce dernier, au travers de l'étude des maladies vénériennes chez les arborigènes australiens, fait de la syphilis, maladie vénérienne, une évolution du Pian, maladie endémique. Puis, Georges J. Armelagos, Professeur adjoint au département d'Anthropologie de l'Université d'Utah, traite des changements dans l'environnement humain, faisant intervenir aussi bien les progrès de la technique ou l'organisation sociale que le sol, la végétation ou le climat.

Cockburn étudie ensuite l'évolution des maladies infectieuses humaines. Les foyers naturels des maladies font l'objet d'un travail de Bohumir Rosicky, professeur à l'Institut de Parasitologie de Prague, et Cockburn, de celui des principes de base de leur éradication.

Si nous avons cité tous les chapitres de cette première partie du livre de Cockburn, c'est qu'elle constitue une indispensable introduction à la présentation avec de nombreuses et récentes références de l'épidémiologie actuelle et des perspectives de « contrôle » ou d'éradication de nombreuses maladies infectieuses.

L'étude des infections à virus est faite par Victor M. Zhdanov, directeur de l'Institut de Virologie de Moscou, celle de la variole, de la polomyélite, des tréponématoses, de la tuberculose, par Cockburn, avec des collaborateurs comme Luck et Vilem Skovranek pour la polomyélite, de Roelsgaard, de Horwitz, James E. Perkins, William R. Barclay, Michael Furcolow pour la tuberculose ; tous ces collaborateurs apportant des données personnelles sur certains aspects de l'épidémiologie des maladies envisagées. La rougeole aux Etats-Unis fait l'objet de l'article de Robert J. Warren ; la lèpre de celui de Richard S. Buker, les tréponématoses africains de celui de K.C. Willett. La malaria est étudiée par Jacques Hamon pour l'Afrique Tropicale, par Donald R. Johnson pour l'Asie, par Oswaldo Jose da Silva pour son éradication dans les Amériques. Les deux derniers chapitres sont consacrés aux insecticides (par Roy Hansberry) et aux infections des animaux domestiques aux U.S.A. (F.S. Mulhern et Gerald Diamante).

Si le livre de Aidan Cockburn nous a vivement intéressés pour ses vues prophétiques et par les réflexions qu'elles suscitent, nous n'oserions pas le juger sous l'angle épidémiologique qui n'est pas le nôtre et nous appuierons sur l'autorité du Docteur Vaucel, ancien directeur des Instituts Pasteur d'Outremer pour conclure avec lui que « d'une valeur scientifique réelle, bien documenté, le livre de A. Cockburn et collaborateurs, est vivant et facile à lire et constitue une acquisition toute indiquée pour ceux qui s'intéressent à l'épidémiologie et à l'Histoire de la Médecine ».

André PECKER.

MÉDECINS ET HISTORIENS

ATTIRES PAR
L'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ET NE FAISANT PAS ENCORE PARTIE DE LA
SOCIETE FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
DEMANDEZ VOTRE ADHESION.

LES MEMBRES DE LA SOCIETE REÇOIVENT
GRATUITEMENT « HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES »
(Abonnement au quatre numéros annuels : 30 F)

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner aux Editions de Médecine Pratique. B.P. 21. 92-Colombes

NOM Prénom

Adresse

Souscrit un abonnement d'un an (4 numéros) à :

« HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES »

Règlement joint par chèque bancaire

par chèque postal - C.C.P. Paris 14 482-20.

